

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



REVUE DE PRESSE Alexander Zeldin / *LOVE*

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13

RADIO

Mardi 30 octobre 2018 :

Arte / *Agenda Coups de cœur* / « Une pièce choc de l'écrivain et metteur en scène anglais Alexander Zeldin »

Sujet : *Love*.

→ <https://www.arte.tv/sites/coupsdecoeur/2018/10/30/une-piece-choc-de-lecrivain-et-metteur-en-scene-anglais-alexander-zeldin/>

Mercredi 7 novembre 2018 :

Youtube / *Ronan au théâtre* / « Love : pour survivre »

Sujet : Une bonne critique par Ronan Ynard.

→ <https://www.youtube.com/watch?v=z6ZX91OloCc>

PRESSE

Anousparis.fr – 22 août 2018

Les Inrockuptibles Supplément – 5 septembre 2018

Libération – 21 septembre 2018

Romfordrecorder.co.uk – 17 octobre 2018

Théâtral Magazine – Novembre / Décembre 2018

Theatral-magazine.com – 5 novembre 2018

Hottellotheatre.wordpress.com – 6 novembre 2018

Le Monde – 6 novembre 2018

Mediapart.fr – 6 novembre 2018

Publikart.net – 6 novembre 2018

Richardmagalditrichet.tumblr.com – 6 novembre 2018

Ruedutheatre.eu – 6 novembre 2018

Sceneweb.fr – 6 novembre 2018

Lesechos.fr – 7 novembre 2018

Lesinrocks.com – 7 novembre 2018

Loeildolivier.fr – 7 novembre 2018

Mediapart.fr – 7 novembre 2018

Mlascene-blog-theatre.com – 7 novembre 2018

Theatredublog.unblog.fr – 7 novembre 2018

Artichaud-magazine.fr – 8 novembre 2018

Hierautheatre.wordpress.com – 8 novembre 2018

Les5pieces.com – 8 novembre 2018

Ubu-apite.org – 8 novembre 2018

Le Figaro – 9 novembre 2018

Télérama.fr – 9 novembre 2018

Froggydelight.org – 11 novembre 2018

Sortiraparis.com – 11 novembre 2018

Alternativestheatrales.be – 13 novembre 2018

Télérama – du 17 au 23 novembre 2018

Anousparis.fr – mercredi 22 août 2018

Le Festival d'Automne, un festival pluridisciplinaire

Depuis 1972, le Festival d'Automne (<https://www.festival-automne.com/>) rayonne sur Paris et en fait un événement incontournable. De septembre à décembre, ce sont 50 manifestations pluridisciplinaires (théâtre, musique, danse, arts plastiques et cinéma) d'artistes internationaux, dans 45 lieux partenaires : Centre Pompidou, Odéon, Théâtre de Gennevilliers, La Villette... A Nous Paris vous présente l'essentiel et se hâte de parcourir la capitale aux couleurs de l'automne.

Festival d'Automne – Théâtre



Toshiki Okada, « Five Days in March » © Misako Shimizu

Avec une vingtaine d'artistes et une trentaine de spectacles, le Festival d'Automne fait la part belle au **théâtre**. Fidèle, le festival invite à nouveau **Julien Gosselin** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/julien-gosselin-le-pere>) et **Sylvain Creuzevault** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/sylvain-creuzevault-les-demons>) avec deux projets chacun présentés à la **MC93** (<https://www.anousparis.fr/lieu/mc93-maison-de-la-culture-de-seine-saint-denis/>) et à l'**Odéon Théâtre de l'Europe** (<https://www.anousparis.fr/lieu/lodeon-theatre-de-leurope/>). Le festival participe également au première fois avec **Alexander Zeldin** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/alexander-zeldin-love>) qui pour son entrée offre son spectacle *Love* **salué par la critique anglaise**. Il raconte la cohabitation forcée de 8 personnages dans un centre d'hébergement quelques jours avant **Noël**. **Hideto Iwai** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/hideto-iwai-wareware-no-moromoro-nos-histoires>), **nouveau venu** également, en profite pour réaliser son **premier spectacle** en français, *Wareware no moromoro (nos histoires...)*, inspiré de la vie des participants, amateurs et professionnels, rencontrés en France et à Gennevilliers. De nombreux **artistes japonais** sont à nouveau au festival, tel que Toshiki Okada (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/toshiki-okada-pratthana-a-portrait-of-possession>) au **Centre Pompidou** (<https://www.anousparis.fr/lieu/centre-pompidou/>), preuve de sa **relation privilégiée** avec le **Japon** depuis de nombreuses années.

Programme Théâtre (<https://www.festival-automne.com/edition-2018?filter-discipline=5&filter-month=&filter-portrait=>)

L'AMOUR COMME DÉNOMINATEUR COMMUN

Présenté pour la première fois en France, le théâtre d'ALEXANDER ZELDIN est populaire au sens premier du terme. Dans *LOVE*, huit naufragés de l'aide sociale au Royaume-Uni, en attente de relogement, sont forcés de cohabiter.

L'IMPÉTUEUX JEUNE METTEUR EN SCÈNE ANGLAIS Alexander Zeldin, récemment invité à être artiste résident au National Theatre à Londres, aime, à l'instar du titre de son dernier spectacle, l'amour. C'est même pour cette très bonne raison qu'il a commencé à faire du théâtre. *“Le début de ma vie artistique a été marqué par Marguerite Duras. Ma mère est australienne. Mon père était russe juif immigré. Je ne suis pas vraiment anglais. J'ai eu très tôt envie d'ailleurs, j'ai grandi à Londres puis j'ai vécu en Australie et j'ai passé mon adolescence dans la banlieue ennuyeuse d'Oxford. C'est là que j'ai forgé mon imaginaire. J'étudiais les lettres françaises à Oxford, j'y trouvais une sensation de vérité, comme un concentré de vie. Ma première pièce était une adaptation de Moderato Cantabile qui a été élu le pire spectacle de l'année, mais j'étais très amoureux d'une fille que je voulais faire jouer...”*

C'est alors que pour l'amour d'une fille, le théâtre est entré par effraction dans la vie de Zeldin et, lui, y est resté. *“Un jour en répétition, j'ai eu un choc, quelqu'un travaillait sur la lumière, un autre jouait du piano dans un coin, un acteur arpentaient la scène en mangeant une pomme. Il s'est passé pour moi quelque chose d'absolument essentiel, par accident. J'ai eu l'impression d'entrer au théâtre par la porte d'à côté. Comme dit Leonard Cohen : ‘There is a crack in everything | That's how the light gets in’”* Et la lumière fut pour le tout jeune homme qui venait de découvrir sa vocation. Son parcours est alors ponctué de rencontres variées entre la Russie, la Corée du Sud, l'Égypte, la Géorgie ou encore l'Italie.

En 2011, il devient l'assistant de Marie-Hélène Estienne et de Peter Brook, une rencontre qui marquera durablement sa relation au théâtre. Parallèlement, il enseigne dans l'école

d'art dramatique East 15 à Londres et s'entoure d'un noyau fidèle de comédiens. Avec eux, il monte *Doing the Idiots*, une adaptation très personnelle des *Idiots* de Lars von Trier. Mais c'est son spectacle *Beyond Caring* créé en 2014 et salué par la critique qui lui ouvre les portes du National Theatre. *“Je me suis longtemps trompé, de manière spectaculaire, mais j'y croyais. Le théâtre est pour moi une nécessité civique, sociale et spirituelle, alors j'essaie d'être à ma place et d'être utile. C'est ma mission, c'est ma vie, car le théâtre est un moyen de mieux être conscient de ce que nous vivons.”*

Hervé Pons

LOVE Mise en scène Alexander Zeldin, en anglais surtitré en français, du 5 au 10 novembre à l'Odéon-Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier, Paris XVII^e, tél. 01 44 85 40 40, www.theatre-odeon.eu

Festival d'Automne à Paris Tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com



Sarah Lee

Romfordrecorder.co.uk - 17 octobre 2018

Romford Recorder

Moving play about 'conscious cruelty' shown towards people in temporary accommodation comes to Hornchurch

 PUBLISHED: 15:00 17 October 2018 | [April Roach](#)



The dress rehearsal of Love directed and written by Alexander Zeldin at the Dorfman Theatre at the National Theatre. Picture: Sarah Lee

A National Theatre play inspired by the struggles of people living in temporary accommodation is coming to the Queen's Theatre.



The dress rehearsal of Love directed and written by Alexander Zeldin at the Dorfman Theatre at the National Theatre. Picture: Sarah Lee

Alexander Zeldin's play, *Love*, premiered at the National Theatre to critical acclaim in late 2016, and it now transfers to the Queen's Theatre.

In a city where more than 50,000 households are living in temporary accommodation, three families find themselves without a home.

A middle-aged man and his elderly mum, a young family with a baby on the way and a newly arrived woman from Sudan find themselves forced to live together.

Nick Holder, a member of the cast, told the *Recorder*: "We see a group of individuals looking for what anybody is looking for in a home - solitude, peace, comfort and security."



The dress rehearsal of "Love" directed and written by Alexander Zeldin at the Dorfman Theatre at the National Theatre. NO EMBARGO

"About three and a half years ago we received a document from Shelter, documenting the plight of families living in temporary accommodation at Christmas and that set off our imagination.

"We then went around the country meeting people in living in these conditions and we worked with people who were either victims of poverty, refugees or working class families - people who have fallen through the cracks in the system which are getting wider."

The cast continued to work with the people they met while they rehearsed for the play.

"We didn't want the National Theatre just to steal people's stories, that just seemed morally wrong," said Nick.



Nick Holder is reprising his original role as Colin in the National Theatre's production of Love which is coming to the Queen's Theatre this October.

"Instead, we kept in contact with them and make them part of the process. We took their initial stories and testimonies and invited them into the rehearsal room.

"For about 12 to 15 months we improvised in rehearsal rooms and filmed all of the rehearsals. We then edited this down to form the play."

Nick is reprising his original role as Colin. His character is based on a man he met in Birmingham who was living with his 80-year-old mother.

He said: "We thought we knew about posterity and the failure of the welfare system, but what we knew was nothing in comparison to what we encountered.

"What we actually witnessed from various councils was a wilful disregard for people's welfare.

"There are unfortunately certain sectors of society you are able to push around more than others. As dramatic as that sounds, that was the reality that we encountered time after time - a conscious cruelty towards certain people.

"It had a huge effect on the entire cast. Two years on [from the first performance] and we are still reeling from the encounters we had."

The Queen's Theatre is transforming its auditorium to create a unique and intimate experience for the performance.

Nick explained that the audience are part of the performance and experience the events of the play with the characters in real time.

Love will continue the National Theatre's partnership with the Queen's Theatre established through Theatre Nation.

"People always consider the National Theatre audience to be middle class, but that is changing under the National Theatre's artistic director.

"It's part of why we're coming to Hornchurch despite funding cuts, because the National Theatre should still be supporting regional theatres.

Speaking to the man who inspired his character, Nick asked what love meant to him.

"The guy said, I think it's that thing that when every bit of logic in you and every good sense you have is telling you that you should give up and leave - love is when you stay and hold onto each other despite everything else," said Nick.

"I think that's what the play sets out to do.

"All we can do is highlight and compassionately produce something on the stage which other people might not have contemplated before."

This is the last time the play might be shown in the UK, before they head to Paris for the Autumn Festival.

Love has also been filmed and a shorter version of the play will be broadcast on BBC Two in December. It will be playing at the Queen's Theatre in Billet Lane from October 25 - 27.

To book tickets call 01708 443333 or visit queens-theatre.co.uk.

à partir du

5
Nov.

LOVE

Odéon/Berthier - Paris

Alexander Zeldin

Dans *Love*, Alexander Zeldin nous plonge au cœur de la misère sociale, dans un lieu d'accueil où des migrants, des vieux, ou des chômeurs doivent partager pendant un temps indéterminé un quotidien déjà pas facile. Pour écrire cette pièce, il a lui-même dormi dans ces lieux et de cette immersion, il n'a gardé que l'humanité brûlante de ces personnes en situation précaire.

Théâtral magazine : Vous avez fait tout un travail d'enquête pour écrire *Love*...

Alexander Zeldin : Oui, j'ai dormi dans des lieux d'accueil, je me suis vraiment impliqué. Dans ma dernière pièce, *Beyond Caring*, j'avais traité des personnes qui font le ménage, qui prennent un café et qui attendent de reprendre le travail. J'ai été très touché par cette expérience d'immersion et je voulais continuer à parler de ces personnages mais en zoomant sur une famille et son histoire. J'ai commencé à relire Steinbeck pour trouver de quoi m'inspirer jusqu'à ce que je reçoive des témoignages sur des personnes vivant dans des logements temporaires. Or, cela représente un problème majeur dans toutes les sociétés occidentales. Donc j'ai décidé de parler de ces familles qui sont un peu comme au purgatoire.

Diriez-vous que c'est du théâtre documentaire ?

Pour moi non. Je ne suis pas dans la même démarche que quelqu'un comme Florence Aubenas quand elle a écrit *Le Quai de Ouistreham*. Et pourtant, j'adore ce livre, mais elle reste journaliste. Moi je ne fais pas

d'enquête. Je suis auteur, metteur en scène et mon outil d'expression, c'est le théâtre. Et j'écris des fictions. *Love* c'est une vraie fiction.

Comment avez-vous construit le texte avec les comédiens ?

J'écris des scènes et puis j'improvise avec les acteurs. Je suis un peu dans la tradition anglaise de chercher un acteur qui m'inspire et après j'écris le rôle que nous travaillons ensemble. Il faut que ce soit extrêmement concret. Parce qu'en Angleterre, on n'a pas de système de subventions comme vous en France ; si on ne vend pas de places, on est mort en tant qu'artiste. Donc, on ne peut pas intellectualiser les choses même si je trouve la conception de Joël Pommerat de sensation intellectuelle intéressante. Le théâtre est un moyen de faire sentir le présent, l'intensité à la fois tragique et miraculeuse de la vie.

Comment parvient-on à ça ?

Je n'ai pas de recette mais le



théâtre est une chose très précieuse qui réunit une très grande diversité d'âmes qui essayent de travailler ensemble. C'est dans son ADN et je crois que c'est aussi ce qui ressort de la pièce.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Love*, texte et mise en scène
Alexander Zeldin.

Odéon-Berthier, 1 rue André Suarès
75017 Paris, 01 44 85 40 40,
du 5 au 10/11

Love, le théâtre social d'Alexander Zeldin, au théâtre de l'Odéon - (05/11/18)

Dans *Love*, Alexander Zeldin nous plonge au cœur de la misère sociale, dans un lieu d'accueil où des migrants, des vieux, ou des chômeurs doivent partager pendant un temps indéterminé un quotidien déjà pas facile. Pour écrire cette pièce, il a lui-même dormi dans ces lieux et de cette immersion, il n'a gardé que l'humanité brûlante de ces personnes en situation précaire. "Dans ma dernière pièce, j'avais traité des personnes qui font le ménage, qui prennent un café et qui attendent de reprendre le travail. J'ai été très touché par cette expérience d'immersion et je voulais continuer à parler de ces personnages mais en zoomant sur une famille et son histoire. J'ai commencé à relire Steinbeck pour trouver de quoi m'inspirer jusqu'à ce que je reçoive des témoignages sur des personnes vivant dans des logements temporaires. Or, cela représente un problème majeur dans toutes les sociétés occidentales..."



Love, texte et mise en scène Alexander Zeldin.

Odéon-Berthier, 1 rue André Suarès 75017 Paris, 01 44 85 40 40,
du 5 au 10 novembre

Love, texte et mise en scène de Alexander Zeldin – spectacle en anglais, surtitré en français – Festival d'Automne à Paris – Odéon Théâtre de l'Europe

Crédit photo : Sarah Lee



Love, texte et mise en scène de **Alexander Zeldin** – spectacle en anglais, surtitré en français – **Festival d'Automne à Paris – Odéon Théâtre de l'Europe**

Migrants, chômeurs de longue durée, retraités sans ressources, ces hommes et ces femmes n'ont ni foyer ni toit, expulsés pour des factures impayées ; ils seraient livrés aux dangers et au froid de la rue s'ils n'avaient trouvé un refuge de dernier recours.

Un local en Grande-Bretagne, loué par les services sociaux, la pièce commune d'un lieu temporaire d'accueil, tel est le territoire de *Love* que traite sur le plateau Alexander Zeldin, le metteur en scène britannique visible pour la première fois en France, avant *Beyond caring*, du 29 mars au 6 avril à La Commune d'Aubervilliers.

Avec *Beyond caring*, sa dernière pièce, le public pénètre dans une usine de traitement de la viande, où quatre employés et employées de ménage nettoient, la nuit, les sanitaires et les machines, sans horaires ni garantie salariale, dans le froid, les odeurs d'eau de javel, l'éclairage impitoyable, les pannes du distributeur de café.

En évoquant *Love* que propose, en coproduction avec le Festival d'automne à Paris, le National Theatre of Great Britain, Birmingham Repertory Theatre, Alexander Zeldin cite Bernard-Marie Koltès à propos des lieux qui soient reproducteurs non du monde entier, mais des « *sortes de métaphores de la vie ou d'un aspect de la vie* ».

Love présente la réalité triviale de la vie de ces exclus et oubliés de la société, si malmenés en leur for intérieur qu'ils sont acculés, malgré les efforts déployés, à faire abstraction des règles de la bienséance – valeurs qui ont cours chez les nantis.

Un endroit d'humanité basique ou élémentaire, un endroit transitoire en principe ...

Tous ces êtres sont en attente de relogement, repliés sur une pièce – une chambre – à l'intérieur d'un vaste local anonyme qui tient lieu de passage, et sur une « salle à manger » commune, avec sa cuisine, sans oublier la salle de bain-toilettes prisée, un endroit stratégique de restitution de soi et de reconstruction intime et personnelle.

Vivent là – mal plutôt que bien – un homme mûr et sa mère âgée qui souffre d'une diarrhée chronique, une réfugiée soudanaise aux apparitions fugitives, un Syrien en errance qui fuit son pays et que l'on verra repartir, et enfin une famille recomposée attachante : un père et ses deux enfants autour de la compagne du père, enceinte.

Humanité, cœur et sentiments, les courants d'une existence pleine passent entre ces personnages aimants, souffrant de ne pouvoir ni se loger ni se nourrir décentement.

Les deux noyaux familiaux constitués avec cette famille et le duo du fils et de la mère se côtoient l'un l'autre sans jamais s'approcher ni s'entendre.

Chaque ensemble, si petit soit-il, jusqu'à la personne seule, est une entité en soi, autonome qui se veut non tributaire ni dépendante de l'autre, si ce n'est respecter les urgences privées de chacun, savoir attendre son passage aux toilettes ou bien le moment de faire la cuisine, tout en lavant et conservant avec précaution sa vaisselle.

Or, la dimension publique et la dimension intime de toute vie tentent à se confondre : l'être éprouve de plus en plus de difficultés à sauvegarder son existence même. Humiliations dues à la promiscuité, nécessités et exigences absolues d'un corps qu'on ne contrôle plus – métaphores de la dépossession de soi et de sa dignité.

Tensions, courants émotionnels et stress – épuisement moral et lassitude physique.

Les acteurs professionnels on non forment un ensemble cohérent et vif, sous les yeux mêmes de la petite fille qui voudrait manger davantage et prépare son spectacle scolaire de Noël, à côté d'un frère qui s'offusque des blessures des jours.

A côté, ceux qui se parlaient peu, ne désiraient nullement se connaître, candidats adversaires ou rivaux au relogement par l'administration et les services sociaux, ceux qui se méprisaient un peu réciproquement d'en être arrivés là, finissent par se reconnaître mutuellement, à se comprendre, à être touchés les uns les autres, *Love*.

Tous finalement attendent un futur ouvert, comme la femme enceinte attend sa progéniture, tournés tous vers l'au-delà d'un présent trop contraignant et oppressant.

Le public est placé près de l'action sur le plateau et pourrait partager la table des personnages – une proximité spatiale déroutante tant s'opposent la salle et la scène.

La scénographie est éloquente et dit tout de notre monde – murs dégradés et plafond abîmé dans lequel subsiste une vitre avec sa branche d’arbre mouvante dans le ciel.

Les comédiens lèvent régulièrement les yeux vers cette ouverture de vie lumineuse.

Ces acteurs à la belle présence – une dignité et intériorité préservée, un quant à soi sauvegardé – attirent sur eux tous les regards.

Saluons Waj Ali, Emily Beacock en alternance avec Rosanna Beacock, Anna Calder-Marshall, Luke Clarke, Janet Etuk, Nick Holder, Mimi Malaz Bashir et Yonatan Palé Roodner.

Un spectacle franc, politique et intime, à la fois brut de déco et infiniment sensible.

Véronique Hotte

Odéon-Théâtre, Ateliers Berthier, 1 rue André Suarès 75017 Paris, du 5 au 10 novembre à 20h et le samedi 10 novembre à 15h. Tél : 01 44 85 40 40 **Comédie de Valence – CDN Drôme-Ardèche**, du 14 au 16 novembre. Et à **La Commune d’Aubervilliers**, du 29 mars au 6 avril 2019, le spectacle **Beyond caring**



« LOVE », dans l'intimité de la souffrance sociale

Aux Ateliers Berthier, à Paris, Alexander Zeldin ausculte la tragédie de l'exclusion de manière concrète et sensible

THÉÂTRE

Une claque. Et, on en prend le pari, est découverte majeure : c'est *LOVE*, qui ne joue malheureusement que quelques soirs aux Ateliers Berthier, à Paris, dans le cadre du Festival d'automne, puis, à la mi-novembre, à la Comédie de Valence. On n'avait jamais vu la souffrance sociale de cette manière-là, au théâtre. On en sort ébranlé comme rarement.

LOVE convie les spectateurs, de manière très proche, dans l'intimité de plusieurs êtres réunis par hasard, à la veille de Noël, dans un foyer d'urgence de l'aide sociale britannique. Il y a là un homme d'âge moyen, qui vit avec sa mère malade ; une famille composée d'un jeune père de deux préados et de sa nouvelle compagne, métisse et enceinte ; une exilée soudanaise et un réfugié syrien. Aucun d'eux n'a un travail, sauf, peut-être, le réfugié syrien, qui passe comme une ombre furtive et occupe sans doute un emploi clandestin. Tous attendent, certains depuis des mois, leur installation dans le logement définitif qu'on leur a promis.

Pendant une heure et demie d'une densité presque insoutenable, la pièce ausculte la tragédie de l'exclusion de manière on ne peut plus concrète et sensible, dans cet espace de promiscuité où chacun vit sous le regard des autres, où tous se voudraient un peu plus chanceux, un peu plus « inclus » que les autres. C'est le travail sur le réalisme qui est passionnant ici : un réalisme qui ne décalque pas la réalité mais la condense, l'intensifie et la donne à éprouver de manière quasi charnelle.

On doit cette pièce d'une force peu commune, qui triomphe un peu partout en Angleterre depuis sa création, en 2016, à un jeune auteur et metteur en scène britannique de 33 ans, qui vient pour la première fois en France, mais dont le patronyme est loin d'être inconnu de ce côté-ci de la Manche : Alexander Zeldin. Il n'est pas le fils de Theodore, le célèbre intellectuel britannique historien des « passions françaises », mais son neveu. Il a baigné dans la fran-



Les acteurs Luke Clarke et Janet Etuk dans « LOVE », lors d'une répétition au National Theatre de Londres. SARAH LEE / NATIONAL THEATRE

cophilie, a fait des études de littérature française, et parle notre langue à la perfection.

Il n'est pas passé par les circuits classiques du théâtre britannique. « *A Oxford, les étudiants qui faisaient du théâtre étaient tous des gosses de riches. Le théâtre, c'était soit les classiques toujours montés de manière académique,*

soit le social-réalisme à l'anglaise, qui se résume souvent à un bavardage de classes moyennes, extrêmement ennuyeux et tout à fait inefficace. »

Un théâtre extrêmement écrit

Les propos posent le personnage, ou plutôt la personne : Alexander Zeldin est un homme intense, qui sait ce qu'il aime et ce qu'il n'aime pas. Ce qu'il aime : Joel Pommerat, Pippo Delbono – comme lui des autodidactes en matière de théâtre –, Koltès, Duras, Varda. Ce qu'il n'aime pas : la tradition de théâtre politique de son pays, qu'il trouve on ne peut plus « didactique ». Après avoir travaillé dans l'East End populaire londonien, à Birmingham, en Egypte, en Russie ou en Corée du Sud, il a fini par tomber sur Peter Brook, quand même, comme une évidence. Il a

été l'assistant du grand rénovateur du théâtre franco-britannique pour *Une flûte enchantée*, adaptation aérienne du chef-d'œuvre de Mozart.

C'est pourtant bien un théâtre politique pour aujourd'hui qu'il est en train d'inventer, avec une forte base documentaire. Pour *Beyond Caring*, son précédent spectacle, il s'est fait embaucher comme homme de ménage de nuit dans une usine de traitement de viande. Il travaille avec des syndicats, des associations humanitaires, des centres sociaux, mélange comédiens professionnels et amateurs, joue dans les salles des fêtes de banlieue aussi bien qu'au National Theatre de Londres, où il est désormais artiste associé.

Mais, dit-il, « *c'est la forme qui est politique : comment on raconte les*

histoires, par qui et pour qui. Le théâtre, c'est ce qui permet de regarder avec plus d'intensité notre réalité intime et politique, sociale, personnelle. » Et son théâtre est extrêmement écrit, aussi bien dans les dialogues, les situations que dans la partition corporelle et scénique. Il faut voir les multiples détails, d'une justesse parfaite, qui font la matière vivante de *LOVE*, dans ce décor, d'une tristesse à pleurer, de « foyer » qui n'en a que le nom, avec ses murs sales et son mobilier *cheap* en plastique.

Tout se joue ici dans les relations entre les « personnages », dans la manière de montrer comment la pauvreté et l'exclusion corrompent des rapports humains dans lesquels certains s'acharnent encore, pourtant, à maintenir de la lumière – d'où, sans doute, ce titre, *LOVE*, à inter-

C'est le travail sur le réalisme qui est passionnant ici : un réalisme qui ne décalque pas la réalité, mais la condense, l'intensifie

prétations multiples. Et dans la façon qu'a Alexander Zeldin d'utiliser à plein le vieil art théâtral : car on est avec eux, avec ces êtres et les acteurs qui les représentent, au sens le plus noble du terme, très proches d'eux pour les spectateurs du devant, qui sont assis sur des chaises à même le plateau.

Héritier du social-réalisme

Et ces acteurs sont d'une force et d'une vérité sidérantes, qu'il s'agisse de grands professionnels comme Anna Calder-Marshall ou Nick Holder, de jeunes comédiens moins connus comme Janet Etuk ou Luke Clarke, accompagnant Alexander Zeldin depuis ses débuts, ou des enfants, Yonatan Pelé Roodner, Emily Beacock et Rosanna Beacock.

C'est ainsi qu'Alexander Zeldin décolle du social-réalisme anglais, même s'il en est bien un héritier – notamment de Ken Loach, qu'il respecte. En allant voir du côté d'une forme de tragédie contemporaine, le *fatum* étant ici incarné non plus par les dieux antiques mais par un système capitaliste ultralibéral qui, en Angleterre particulièrement, ne cesse de rejeter toujours plus d'êtres humains sur le bord de la route. Et cette tragédie vous serre le cœur, au point que l'on se demande comment on peut la laisser se poursuivre, inexorablement. ■

FABIENNE DARGE

« C'est la forme qui est politique : comment on raconte les histoires, par qui et pour qui »

ALEXANDER ZELDIN
auteur et metteur en scène

LOVE, de et par Alexander Zeldin. Jusqu'au 10 novembre aux Ateliers Berthier (Odéon-Théâtre de l'Europe), 1, rue André-Suarès, Paris 17^e. Tél. : 01-44-85-40-40. De 8 euros à 36 euros. Puis du 14 au 16 novembre à la Comédie de Valence. Tél. : 04-75-78-41-70.



"Love", quand il ne reste plus rien

6 NOV. 2018 | PAR [GUILLAUME LASSERRE](#) | BLOG : UN CERTAIN REGARD SUR LA CULTURE

Aux Ateliers Berthier, "Love" raconte le quotidien d'une famille britannique dans un foyer provisoire après son expulsion et montre les limites de ce qu'il reste des services sociaux anglais. Entre solitude, vieillesse et déracinement, une plongée ahurissante chez les oubliés d'un Etat ultra libéral qui cache soigneusement toute sa misère humaine.



Alexander Zeldin, "Love", pièce créée au National Theatre de Londres en décembre 2016, création française à Odéon - Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, novembre 2018 © sarah Lee

D'emblée le spectateur est saisi par « *Love* » d'Alexander Zeldin, qui après avoir été salué par l'ensemble de la critique anglaise, arrive à Paris comme un coup de poing, sur la scène de l'Odéon aux Ateliers Berthier. Le dispositif scénique est tel que le public est littéralement immergé dans la pièce, les spectateurs sont présents physiquement

jusque sur le plateau, ils débordent complètement la salle, ils sont avec les comédiens, au plus près du quotidien d'un foyer social britannique. Ils découvrent alors la chute à travers le déclassement d'une famille recomposée. Dean et sa compagne Emma enceinte forment un couple mixte. Ils élèvent ensemble les deux enfants de Dean. Expulsés de leur domicile pour avoir manqué un seul et unique rendez-vous à l'agence pour l'emploi locale, ils sont « parqués » dans l'une des chambres de ce foyer social, provisoirement, en attendant un nouveau logement qui ne viendra pas. Ils vont apprendre que le provisoire peut durer longtemps malgré l'état d'Emma, à la faveur des rencontres avec leurs nouveaux voisins, comme eux personnages en transit errant dans ce purgatoire terrestre où la promiscuité est bien souvent source de conflit, où la méfiance et la suspicion règnent. C'est dans ce microcosme cosmopolite où se croisent anglais blancs des classes populaires, immigrants et réfugiés tout juste arrivés de Syrie auxquels s'ajoutent aujourd'hui les nouveaux pauvres à l'instar de cette famille recomposée que rien ne prédestinait à un tel déclassement, qu'un huit clos suffoquant se referme sur le spectateur. Ce théâtre-réalité conduit à s'interroger sur les conditions sociales et politiques qui ont permis une telle déshumanisation. Comment une nation qui régna sur le monde, qui est l'une des plus riches de la planète, en est arrivée à abandonner à ce point ses enfants ?

De la vie extérieure on ne verra rien, à part imaginer l'arbre dont les branches viennent caresser les deux énormes vasistas qui percent le plafond, véritables puits de lumières, seules ouvertures qui donnent sur la vie d'avant. Le plateau demeure la salle commune d'un foyer social, lieu de l'attente par excellence. L'attente d'un nouveau logement bien sûr mais aussi l'attente



Alexander Zeidin, "Love", pièce créée au National Theatre de Londres en décembre 2016, création française à Odéon - Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, novembre 2018 @ Sarah Lee

devant la porte de la salle de bain occupée, l'attente du crépitement de l'eau dans la bouilloire, l'attente de pouvoir manger lorsque se libère la cuisine, celle de vivre un peu plus que ce moment réduit aux strictes besoins élémentaires, l'attente de commencer ou de finir sa vie décemment. Dans ce monde en suspens où chacun redouble d'effort pour rester digne, l'intimité familiale est troublée par la présence des autres locataires provisoires. La réfugiée soudanaise se méfie des regards suspects qu'on lui porte, elle ne reste jamais dans la pièce commune lorsqu'y entre d'autres personnes. Seule elle utilise son forfait téléphonique pour joindre sa fille que l'on devine restée au pays. L'intonation de sa voix indique la joie de retrouver la voix chérie pour quelques minutes, quelques secondes. La vieille dame dont l'incontinence devient une source d'humiliation constante en raison de la promiscuité des lieux, rêve de nager à nouveau dans la mer comme lorsqu'elle était une enfant devant son père. Cette espérance folle marque l'immense solitude de la vieillesse, la décrépitude subie d'un corps autrefois regardé. Elle n'est pas seule pourtant. Son fils âgé d'une cinquantaine d'années, un peu benêt, inquiétant parfois, est aux petits soins pour elle. Avec son gros ventre, son crâne rasé, son air lourdaud et ses maladresses, il se révèle peu dangereux et surtout plein d'amour pour sa mère. Ces deux là forment un couple à leur façon, un sentiment d'effroi saisit à l'idée que la disparition de la mère ne finisse de déposséder le fils dont la dernière richesse s'incarne dans le lien qui les unit. Et puis le réfugié syrien, dernier arrivé et premier parti sans que l'on ne sache pour quel horizon. De prime abord gêné par le regard des autres dont il fuit la présence, il semble coupable d'occuper une place qui ne serait pas la sienne. Les réfugiés sont si peu bienvenus que ceux qui parviennent à destination semblent s'excuser d'être là. Il tente d'entrer en contact avec les deux adolescents par le biais de la musique qu'ils écoutent mais les codes de langage différent et l'interaction tourne court. Le seul véritable échange se fera avec la réfugiée soudanaise où leur langue commune, l'arabe, crée des affinités autorisant la jeune femme à baisser sa garde et à esquisser quelques sourires. On regrette le départ soudain et inexplicable du jeune homme dont on ne saura rien, pas plus que de la vie de la jeune femme soudanaise qui ne fait que passer ici et qu'on aurait aimé connaître mieux. Ces échanges néanmoins révèlent l'humanité de chacun des protagonistes. L'amour du titre, qui semblait si absent, déborde dans chacune des interactions humaines même quand elles sont maladroitement, parfois même dans les cris qui résonnent comme des suffocations, servis par le jeu exceptionnel de tous les comédiens qu'ils soient professionnels ou amateurs.



Alexander Zeldin, "Love", pièce créée au National Theatre de Londres en décembre 2016, création française à Odéon - Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, novembre 2018 © Sarah Lee

Alexander Zeldin, qui fut l'assistant de Peter Brook et dont *"Love"* est la première pièce présentée en France, s'est inspiré des écrits de John Steinbeck ainsi que des récits photographiques de Walker Evans abordant la vie de famille et les relations amoureuses durant la Grande Dépression. Pendant plus de deux ans, il est allé à la rencontre de familles vivant pendant plusieurs semaines dans des locaux d'urgence loués par les services sociaux. Ces familles en situation de grande

précarité sont invitées sur le plateau lors des répétitions. Cependant Zeldin se défend de produire un théâtre documentaire ou d'affirmer une thèse politique, *"Je crois plutôt que le processus théâtral offre des conditions qui nous permettent, à certains égards, d'être plus proches de nous-mêmes et de porter un regard neuf sur notre réalité sociale, politique, intime, pour que nous puissions aspirer à ressentir la vie avec une intensité qui soit digne de sa véritable nature, tragique et miraculeuse."* Pourtant, force est de constater la grande misère sociale qui frappe l'Angleterre, ici métaphore d'un système libéral arrivé au bout de la chaîne en déshumanisant ses propres enfants pour mieux les dévorer. Si le metteur en scène compose une fiction, elle frappe par l'hyperréalisme des personnages et des situations qui vient renforcer l'effet d'immersion dans les limbes où se débattent les plus démunis, limbes que le dispositif scénique assigne, le temps d'une représentation, à une partie des spectateurs. Devant nous, ces rescapés de l'aide sociale, candidats à l'attente chaque jour un peu plus longue, parlent de nous, de l'état de notre société aussi bien politique que moral ou spirituel. A travers eux, ce sont nos choix, nos engagements, nos aspirations envers l'autre qui transparaissent. Alors, la pièce paraît aller au-delà d'un *"travail (qui) répond à une invitation toute simple que nous suggère le sens originel du mot "théâtre" (...)" "contempler" la vie avec une intensité nouvelle"*, comme se plaît à le résumer Alexander Zeldin, pour atteindre, ne lui en déplaise, une dimension politique, c'est-à-dire relative à l'organisation de la société, à la vie de la cité.

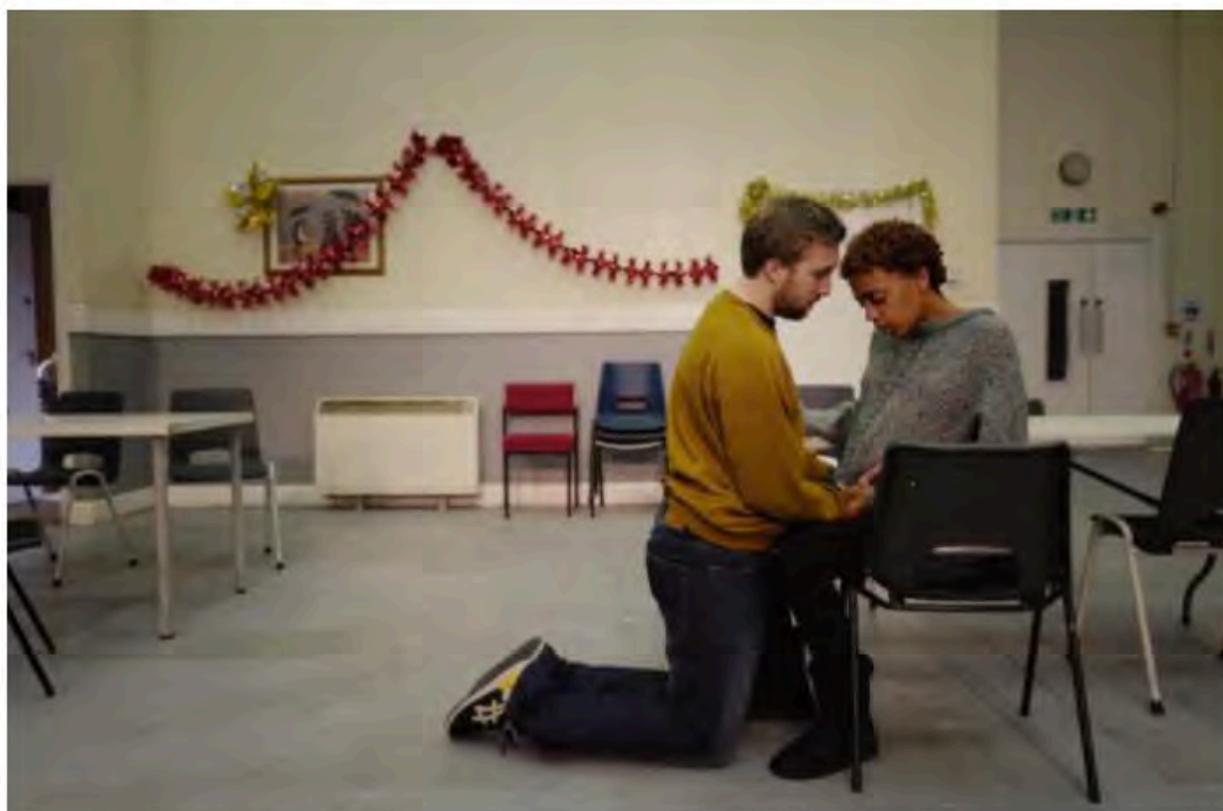
LOVE d'Alexander Zeldin,

Odéon - Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, du 5 au 10 novembre 2018 à 20h
(première française dans le cadre du Festival d'automne),

Comédie de Valence, CDN Drôme Ardèche, du 14 au 16 novembre.

“Love”, le théâtre social en toute intimité d'Alexander Zeldin

Par Amaury Jacquet - Nov 6, 2018



Love, texte et mise en scène Alexander Zeldin, © Sarah Lee

Avec **Love**, **Alexander Zeldin** nous plonge au cœur d'une réalité sociale dont le réalisme le dispute magistralement à l'intensité des émotions.

Dans un lieu d'accueil temporaire au Royaume-Uni, des personnages en attente de relogement se trouvent forcés de cohabiter. Un homme et sa mère âgée, une famille qui attend un enfant, deux émigrés en transit et autant de trajectoires sur le thème de l'exclusion sociale et des liens intimes qui constituent alors un dernier rempart d'humanité.

Car c'est là toute la force de la pièce où ces liens sont comme des boucliers de résistance aux humiliations de la pauvreté, à sa promiscuité, et à la violence d'un système social aussi impitoyable qu'implacable.

La famille est contrainte de rester dans le foyer car le père a perdu ses droits au chômage pour n'avoir pas pu pointer le jour où les huissiers ont débarqué chez lui, suite au non paiement des loyers trop fortement augmentés.

Dans la pièce de vie commune où l'on se dispute un coin de table ou l'accès à la salle de bain, chacun s'observe et défend son pré carré, tout en espérant retrouver rapidement une vie meilleure.

Des liens intimes au sursaut intérieur

L'inertie des démarches administratives pour retrouver un logement ou encore ces moments volés et consacrés aux répétitions d'un spectacle d'école sont autant d'instantanés qui laissent entrevoir un vécu aux prises avec des désillusions, des tensions, des impatiences sourdes mais aussi la nécessité de préserver un semblant de vie normale.

Alexander Zeldin ne s'attache pas à la reconstitution documentaire d'une lutte ordinaire face à la misère sociale mais à son ressenti intime et à son sursaut intérieur où se crée alors un autre rapport au monde : sensible et onirique.

La pièce est une longue traversée émotionnelle qui vient bousculer en douceur le spectateur, soutenue par un jeu incandescent et des questionnements sociaux.

Les acteurs, formidables, sont emmenés par **Luke Clarke** (impeccable) dans le rôle du père attentif aux siens, parfois dépassé mais toujours combatif et **Anna Calder-Marshall** qui tient celui de la mère âgée où bouleversante de vérité, elle est toujours sur le fil entre l'ici et l'ailleurs, la vie et bientôt la mort.

D'une saisissante interrogation, le dramaturge nous renvoie à l'intranquillité du monde mais aussi à cette expérience humaine dont la force intérieure est une sentinelle envers et contre tout. Bravo !

INFOS

Dates : du 5 au 10 novembre 2018 (Festival d'Automne) | **Lieu** : [Ateliers Berthier](#) (Paris)

Metteur en scène : Alexander Zeldin

Richardmagalditrichet.tumblr.com – 6 novembre 2018

"Le Petit Rhapsode"(critiques théâtrales)

"Love" texte et mise en scène Alexander Zeldin (en anglais surtitré) à l'Odéon-Théâtre de l'Europe/Berthier 17e

No exit...Dans un centre d'hébergement social pour personnes en attente de logement, la salle commune, avec sa cuisine et sa salle de bain, est le lieu de passage obligé. L'intimité de chacun se voit soudain partagée, bon gré mal gré. Face à un décor d'un naturalisme moderne étonnant, nous nous retrouvons à la fois spectateurs et acteurs, par notre présence dans la lumière, de ces moments quotidiens, comme volés à l'insu des personnages qui se débattent devant nous dans leur quête d'un autre part différent et impossible. L'usure des papiers peints, les fissures dans les dalles du plafond, la poussière sur la grille de l'unique radiateur...tout sent et respire l'usure, la fatigue, la déprime.



photographie Sarah Lee

Le définitif semble installé dans ce lieu qui était supposé n'être que provisoire. Mais peu à peu, le dialogue s'installe, la vie suit son cours, on accroche les guirlandes de Noël qui approche...Chacun essaie d'oublier cette mise à nu obligée et réciproque...

Alexander Zeldin nous présente sa pièce créée avec grand succès à Londres voilà deux ans. Il réussit, malgré la violence sourde qui imprègne chaque parole, à transformer ces moments de partage obligés en tendresse quotidienne, en petites preuves d'un amour toujours présent et plus fort que l'abandon qui semble régner. Malgré les vitres crasseuses, cet arbre qui « par-dessus le toit berce sa palme » suffit pour apporter son réconfort presque poétique et faire rêver à un ailleurs forcément meilleur.



photographie Sarah Lee

Zeldin s'est entouré de comédiennes et comédiens qui contribuent merveilleusement à la perfection de ce sentiment de réalité sans toutefois verser dans le documentaire social. La langue anglaise surtitrée apporte à la pièce toute sa force et sa vérité implacables. Bien sûr on pense à Ken Loach pour la violence des situations et les réponses intransigeantes des organismes officiels. Mais l'enfermement est ici plus proche de « l'enfer c'est les autres » de Sartre. En anglais sa pièce *Huis clos* s'appelle *No exit*. Un « sans issue » où chacun compte sur l'autre pour un peu de réconfort, de sourire et de chaleur humaine. Zeldin réussit à mettre en relief de minuscules touches d'optimisme qui font de ces moments des petites haltes de simple bonheur.

« Love » texte et mise en scène Alexander Zeldin, en anglais surtitré en français

Avec : Waj Ali, Emily Beacock ou Rosanna Beacock (en alternance), Anna Calder-Marshall, Luke Clarke, Janet Etuk, Nick Holder, Mimi Malaz Bashir, Yonatan Pelé Roodner

Scénographie : Natasha Jenkins

Lumière : Marc Williams

Son : Josh Anio Grigg

jusqu'au 10 novembre 2018 à l'Odéon-Théâtre de l'Europe/Berthier 17e

www.theatre-odeon.eu

La richesse des sans rien

Par Noël TINAZZI

Publié le 6 novembre 2018

Dans « Love », Alexander Zeldin organise le chassé-croisé d'une dizaine de personnages en transit dans un centre d'hébergement anglais. Un réalisme chargé d'émotion.

Heureuse découverte de l'Odéon dans le cadre du Festival d'automne, aux Ateliers Berthier, *Love* évoque inévitablement le cinéma social britannique, celui de Ken Loach et de Mike Leigh. Mais avec des ressources proprement théâtrales déployées par Alexander Zeldin et un titre qui est un véritable défi, *Love* est ancré dans un monde qui en semble dépourvu.

Le temps d'un bref spectacle en anglais sur-titré, sans entracte, avec des décors réduits au strict nécessaire, Zeldin fait coexister une dizaine de personnages qui vivent dans un local loué par les services sociaux. Malgré leurs origines diverses, migrants, chômeurs ou retraités sans ressources, ils partagent des instants de quotidien, dans l'attente d'un relogement plus confortable, d'une nouvelle vie moins précaire.

Tout en se défendant de faire un travail documentaire, Alexander Zeldin en revient à l'étymologie grecque du mot théâtre, *theatron*, qui pour lui signifie « contempler la vie avec une intensité nouvelle ». Pour cette pièce, il a travaillé à partir de récits recueillis dans des rapports sur les logements d'urgence en Angleterre. Et il a fait venir des familles qui vivent ces situations sur le plateau des répétitions pour donner des indications aux acteurs professionnels et non professionnels.

Bouffées de tendresse

Au-delà de l'attente individuelle de quelque chose d'immédiat - que les toilettes soient libres, que l'eau se mette à bouillir, que la kitchenette soit disponible pour cuisiner à son tour - il y a l'attente commune d'un avenir meilleur, loin de la promiscuité pesante, source d'inévitables et incessantes frictions et humiliations. Au centre du groupe, il y a une famille avec la mère enceinte, le père en fin de droits et leurs deux grands enfants qui ont les exigences de consommation des copains de leur âge. La situation est d'autant plus tendue qu'on est à l'approche des fêtes de Noël et qu'il faut bien marquer le coup.

Love est porté par des acteurs exceptionnels qui donnent beaucoup d'intensité à ces échanges tantôt drôles, tantôt acides, voire violents. A travers une succession de saynètes séparées par des fondus au noir, on passe de la plus grande trivialité (la vieille dame incontinente) à des moments de rêve et de poésie où s'expriment des bouffées de tendresse (la même vieille dame faisant un cadeau à la petite fille). Sans grand mots, avec des petits gestes maladroits d'amour, de tendresse, de partage.

/ critique / Love d'Alexander Zeldin au cœur de la misère sociale

6 novembre 2018 / dans À la une, Paris, Théâtre, Valence / par Christophe Candoni



Love d'Alexander Zeldin photo Sarah Lee

D'une facture qui ressemble à s'y méprendre à du théâtre documentaire, *Love* d'Alexander Zeldin, donné en première française avec le Festival d'automne, est pourtant bien une fiction qui frappe par son hyperréalisme et l'authentique sincérité à vouloir s'immerger de plein fouet dans l'intime réalité des plus défavorisés de notre société. Un sujet extrêmement fort donc pour un spectacle qui manque toutefois de propos et laisse une impression mitigée.

Sur la scène des ateliers Berthier, l'espace est fortement réduit, spartiate. Les premiers spectateurs assis sur des chaises de fortune à la rampe du plateau comme dans tous ses recoins sont aux pieds et à la barbe même des acteurs. Cette immersion volontaire installe d'emblée une proximité, une promiscuité, forcément inhabituelles mais significatives. **Alexander Zeldin, jeune metteur en scène et dramaturge britannique, veut donner à voir, « aider à voir », et voir de près !** Pour regarder quoi ? La profonde misère d'individus délogés, déclassés, sans-abri. Solitaires ou en famille, ils sont les résidents reclus d'une impersonnelle salle de réfectoire dans un foyer d'accueil temporaire aux murs crasseux. Ils évoluent de leur minuscule chambre (où l'on peut vivre entassé à quatre personnes) au coin cuisine qui fait face aux toilettes communes obligeant ses utilisateurs à défiler le rouleau de papier blanc et le tube de javel en main à intervalles réguliers. Parmi eux, deux hommes, sans emploi, ayant perdu leur logement. L'un s'occupe de sa vieille mère incontinente, l'autre, plus jeune, accompagne ses deux enfants à l'école ou au parc tandis que sa femme est à nouveau sur le point d'accoucher. Ils évoquent les luttes à accomplir pour tenter de voir traiter leur dossier de relogement, percevoir leurs maigres allocations, approvisionner non sans mal le frigidaire.

Cet univers où l'hostilité côtoie sans complexe la désolation, est présenté avec une concrétude un peu sèche mais tout existe avec véracité grâce au naturalisme de l'imposante scénographie et la minutie du traitement des corps qui l'habitent, à la simplicité quotidienne des gestes dans la mise en scène des rituels familiaux et journaliers restitués par le jeu indéniablement magnifique des comédiens.

D'où vient alors que ce spectacle qui triomphe partout où il passe et jouit d'une merveilleuse réputation depuis sa création londonienne en 2016 n'a pas produit le bouleversement escompté ? Inspiré de témoignages, soit issus d'un rapport officiel sur la vie de familles en logements d'urgence à la veille de Noël, soit de gens directement rencontrés et interrogés pendant plus de deux ans d'écriture et de répétitions, **Love donne le sentiment de trop vouloir compter sur l'éloquence de son sujet qui forcément suscite le malaise, la colère, la compassion.** Sûrement trop méfiant des postures parfois volontiers didactiques d'un certain théâtre, Zelder se contente de n'observer aucun point de vue, de ne produire aucun discours, c'est la limite et l'inconsistance de son travail pourtant probe.

Même émaillées d'incommensurables élans de tendresse comme de détresse, les situations paraissent plates, rachitiques. Elles suscitent l'émotion, l'inconfort, y compris en faisant sourire, comme lorsque Colin lave la tête de sa mère au produit vaisselle dans l'évier. Mais les personnages pris sur le vif dans un présent étale, ne sont étonnamment qu'à peine esquissés, notamment le syrien et la réfugiée soudanaise qui ne font que passer. On n'apprend rien de qui ils sont ni de ce qu'ils ont vécu. Ils se définissent uniquement par leur condition, ce qui est réducteur, et par l'amour qui donne son titre au spectacle. L'attention portée à l'autre, la dimension affective des relations qu'ils entretiennent viennent conjurer avec force l'extrême difficulté de ces vies invivables. Cette conclusion certes sensible n'est pas exempte de facilité.

Christophe Candoni – www.sceneweb.fr

Lesechos.fr - 7 novembre 2018

LesEchos.fr

A piece of « Love »

Vincent Bouquet / Journaliste | Le 06/11 à 17:54, mis à jour le 07/11 à 09:02



Le succès de « Love » repose, en grande partie, sur la performance au cordeau des huit comédiens, et tout particulièrement de Janet Etuk et Anna Calder-Marshall. © Sarah Lee

Au Théâtre de l'Odéon, Alexander Zeldin donne à voir, sans misérabilisme, ni pathos, le quotidien de personnes hébergées en logement d'urgence. Invité pour la première fois en France, le jeune metteur en scène britannique frappe fort et bouscule les frontières théâtrales.

Venir au théâtre comme on entre en réalité. Y découvrir la même force dans les mots, les mêmes fragilités dans les voix, le même bouleversement face à des situations qui, dans nos sociétés occidentales, sont encore légion, alors qu'elles n'auraient en théorie plus lieu d'être. Ecrit et mis en scène par Alexander Zeldin, « Love » est tout entier tourné vers cette quête du réel, tel un théâtre du quotidien qui se servirait de peu pour en dire long sur la dégradation de ces liens sociaux dont la rupture définitive n'a jamais semblé aussi proche.

Présenté pour la première fois en France, le travail du metteur en scène britannique, âgé de tout juste 32 ans, se situe dans une zone grise qui le rend intensément troublant. Ni tout à fait documentaire, ni complètement fictif, il s'inspire

de témoignages compilés par l'organisme caritatif d'aide au logement Shelter dans un rapport intitulé « Noël familiaux en logements d'urgence », mais aussi de rencontres avec des familles logées dans ces structures d'hébergement temporaire, fidèlement répliquées par l'impressionnante scénographie de Natasha Jenkins où quelques spectateurs se mêlent aux comédiens.

NAUFRAGÉS DE LA SOCIÉTÉ

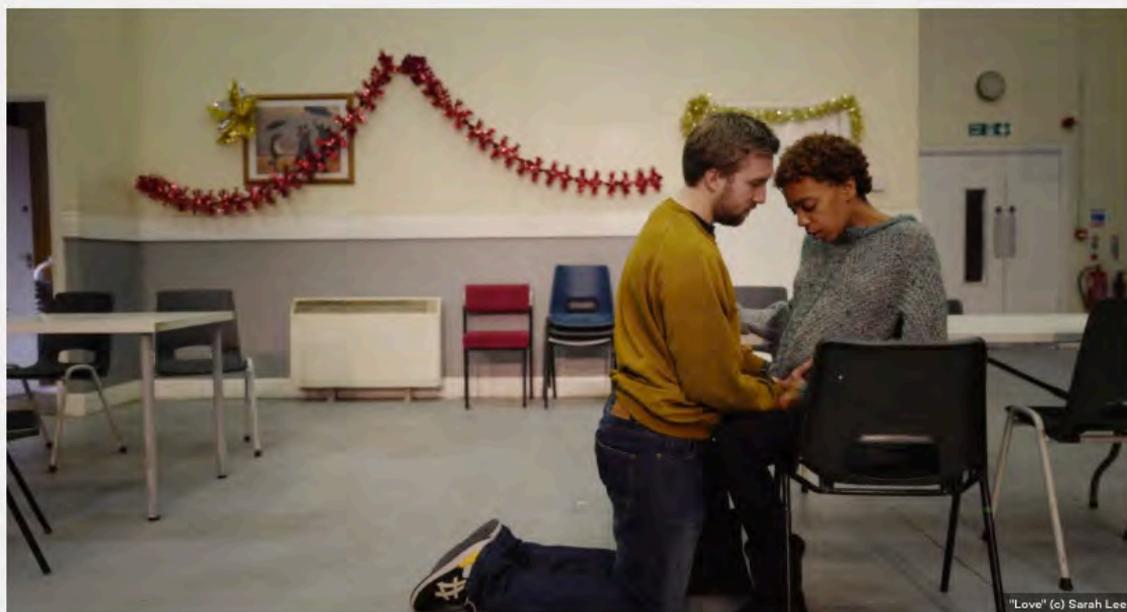
A partir de ce substrat, Alexander Zeldin a bâti un aréopage de personnages, comme autant de représentants de ce dénuement social à la britannique, forcément composite. Dans cette pièce de vie commune, lieu de rencontres et d'intrusions, se croisent Colin et sa mère Barbara, hébergés ici depuis un an, Dean, sa compagne Emma, enceinte de huit mois, et leurs enfants, Paige et Jason, récemment expulsés de leur appartement, ou encore Tharwa, une femme soudanaise, et Adnan, un professeur syrien. En attente d'un logement, tous doivent composer avec la présence de l'autre dans leur intimité, sur le chemin de l'unique toilette, dans la promiscuité du coin cuisine et jusque sur les étagères d'un frigo à partager.

L'entreprise pourrait être tire larmes, sombrer dans le misérabilisme et le pathos. En plaçant les spectateurs dans une position de témoins plutôt que de voyeurs, elle est au contraire pudique, délicate et sensible. Au lieu de choisir l'âpreté de la pauvreté pour unique objet, Alexander Zeldin a choisi de se focaliser sur les liens particuliers qui unissent ces naufragés de la société. Malgré leurs difficultés, tous prennent soin les uns des autres et se servent de l'amour comme ciment pour éviter de s'effondrer.

De l'art à thèse, strictement politique, d'un Ken Loach qui, **dans une veine similaire**, affronte les injustices du système avec un engagement plus frontal, l'ancien assistant de Peter Brook et Marie-Hélène Estienne se démarque et fait, logiquement au vu de sa filiation, le choix de l'humain. Un parti-pris dont le succès repose, en grande partie, sur la performance au cordeau des huit comédiens, et tout particulièrement de Janet Etuk et Anna Calder-Marshall. Avec une authenticité et une simplicité remarquables, leur jeu à cru prend les gorges, étreint les coeurs et laisse sans voix.

Lesinrocks.com - 7 novembre 2018

les Inrockuptibles



SCÈNES

Les spectacles à ne pas manquer cette semaine

07/11/18 14h25



PAR
Fabienne Arvers

Rubrique hebdomadaire du 7 au 14 novembre

***Love*, mise en scène Alexander Zeldin**

C'est le spectacle à ne pas manquer de la semaine : *Love* d'Alexander Zeldin (du 5 au 10 novembre) à Odéon-Théâtre de l'Europe /Ateliers Berthier, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. On découvre en France ce jeune artiste britannique qui s'attache à mettre en lumière une série de " *personnages naufragés de l'aide sociale au Royaume-Uni* ", avec l'amour comme dénominateur commun. On est quelques jours avant Noël, dans un centre d'hébergement temporaire où vont cohabiter huit personnages en attente de relogement. Aujourd'hui artiste résident au National Theater de Londres, Alexander Zeldin considère le théâtre " *comme une nécessité civique, sociale et spirituelle. Alors j'essaie d'être à ma place et d'être utile. C'est ma mission, c'est ma vie, car le théâtre est un moyen de mieux être conscient de ce que nous vivons.* " L'autre bonne nouvelle, c'est qu'on verra en 2019 sa pièce *Beyond Caring*, créée en 2014, saluée par la critique et qui lui a ouvert les portes du National Theatre. Bref, on y reviendra... Ce sera en mars au théâtre de la Commune d'Aubervilliers et à Cergy Pontoise.

L'Oeil d'Olivier

Love ou l'amour comme rempart à la tragédie humaine

Olivier Fregaville-Gratian d'Amore

7 novembre 2018

Chroniques, Théâtre

“ *Plongeant en apnée le spectateur au cœur palpitant de la souffrance sociale, d'une réalité d'exclusion sociétale qu'il aimerait tant occulter, oublier, le jeune metteur en scène britannique, Alexander Zeldin, digne héritier au théâtre de Ken Loach, signe une pièce coup de poing, qui prend aux tripes. Bouleversant, terriblement ébranlant !* ”

Pour sa première pièce présentée en France, **Alexander Zeldin**, à peine 32 ans, tape bien et fort. Il ébranle nos consciences, nous force à voir là où ça fait mal, là où par réflexe, par manque d'empathie ou par dénégation nous refusons de poser le regard. Avec beaucoup de tendresse, de lucidité et sans misérabilisme, il croque la vie de ces démunis, de ces exclus qui, à quelques jours de Noël, se trouvent dans la nécessité d'accepter d'être logés dans un foyer d'urgence miteux et insalubre de l'aide sociale britannique. Évidemment, ils souhaitent, espèrent que cette situation critique, inhumaine soit temporaire. C'est leur planche de salut, leur force ultime pour combattre la violence inouïe qu'impose nos sociétés capitalistes aux plus défavorisés, à ceux qui passe pour de multiples raisons une mauvaise passe.



Aux ateliers Berthiers, Alexander Zeldin plonge le public au cœur d'un foyer d'hébergement



Dean (**Luke Clarke**) et sa compagne (Janet Etuk) tentent de survivre comme ils peuvent avec la force de leur amour @ Sarah Lee

C'est le cas de Dean (épatant **Luke Clarke**) qui vient de perdre son job et du jour au lendemain se retrouve à la rue, expulsé sans ménagement, avec ses deux enfants pré-ados (remarquable **Yonatan Pelé Roodner** et en alternance **Emily** ou **Rosanna Beacock**, touchantes) et sa nouvelle compagne métisse et enceinte jusqu'aux dents (éblouissante **Janet Etuk**). Faute de mieux, ils tentent de maintenir les apparences, de conserver les rituels d'une vie digne alors qu'ils sont confrontés à la promiscuité crasse, à partager leur intimité avec des inconnus plus ou moins sympathiques.

Malgré tout, avec maladresse et souvent incompréhension, ils apprennent à coexister, à

composer tant bien que mal avec Colin (étonnant **Nick Holder**), leur étrange voisin, plus malhabile que méchant, un homme d'âge moyen, qui vit ici depuis un an avec sa mère gravement malade (bouleversante **Anna Calder-Marshall**), ainsi qu'avec deux réfugiés, l'un Syrien, l'autre Soudanaise. L'important est de continuer à « positiver », ne pas flancher, trouver dans l'amour la force de croire encore en un avenir meilleur, en une vie au-delà de l'indigente pauvreté.

De sa plume sincère, cru, lapidaire, **Alexandre Zeldin** immerge le public au plus près de cette misère sociale, de cette souffrance qui ne dit pas son nom, de cette marginalité imposée dont il est si dur de se sortir. S'appuyant sur la scénographie impressionnante et hyper réaliste de **Natasha Jenkins**, il dévoile sous nos yeux le quotidien de ces petites gens, de ceux qui n'ont plus la chance d'avoir un foyer décent avec le minimum de confort. Rien ne nous est épargné de la dureté de cette vie-là, mais c'est fait avec un tel naturel, une telle pudeur, sans pour autant tomber dans le documentaire, que cela nous oblige à dépasser nos appréhensions, nos préjugés et parfois le dégoût.



Colin (Nick Holder) et sa mère Barbara (Anna Calder Marshall) © Sarah Lee



La jeune Soudanienne (Mimi Malaz Bashir) reste toujours en retrait pour pas déranger © Sara Lee

C'est d'autant plus déstabilisant, que le conte qu'il nous livre, souligné par la justesse de sa mise en scène loachienne, n'a rien de romancé. C'est certes à une fiction qu'il nous convie, mais elle est matinée d'une réalité qui s'inspire des témoignages qu'il a recueillis ou tirés d'un rapport édité par l'organisme caritatif d'aide au logement **Shelter**, intitulé *Noëls familiaux en logements d'urgence*. Ainsi, et c'est toute la force de ce spectacle, il ne se passe strictement rien d'autre que la banalité de la vie 1h30 durant. Et pourtant, on n'en ressort totalement chamboulé, secoué. Il faut dire que les comédiens, tous extraordinaires, jouent avec une telle véracité, une telle authenticité, qu'ils nous attrapent et nous serrent le cœur.

Avec **Love**, **Alexandre Zeldin**, dont le précédent spectacle, *Beyond Caring* sera donné du 29 mars au 6 avril 2019 à **La Commune d'Aubervilliers**, fait du social-réalisme de chair. Une tragédie humaine saisissante, transcendante.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Love D'Alexander Zeldin en anglais surtitré
Odéon – Théâtre de l'Europe
avec le Festival d'Automne à Paris
Les Ateliers Berthier
1, avenue Suares
75017 Paris
Jusqu'au 10 novembre 2018
Tous les jours à 20h00
Durée 1h30



J'ai aimé « Love » passionnément

7 NOV. 2018 | PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Reconnu de l'autre côté de la Manche, le metteur en scène et auteur Alexander Zeldin, 33 ans, vient pour la première fois en France avec « Love ». Tout se passe dans la salle commune d'un hébergement d'urgence où cohabitent des pauvres en attente d'un logement, d'un boulot. Un choc, une révélation.



Scène de "Love" © Sarah Lee

C'est la première fois que le Britannique de trente trois ans Alexander Zeldin vient en France, mais ce n'est pas la dernière. Il y entre par deux portes qui l'exposent haut et fort : le Théâtre de l'Europe Odéon qui remplit là pleinement sa mission en faisant découvrir un auteur et metteur en scène européen, et le Festival d'automne dont l'histoire est jalonnée de découvertes suivies de fidélités. C'est le temps de la découverte, la fidélité suivra.

Pauvreté et politique

On découvre Alexander Zeldin avec *Love* et on aime passionnément cette chronique où l'amour est ce qui reste quand la chienne de vie vous a tout pris : le temps, la santé, l'emploi, l'argent et une grosse tranche de fierté, pas tout, car l'amour d'une mère, d'un enfant, d'un être cher ou d'un inconnu nourrissent la fierté de se tenir, malgré tout et vaille que vaille, debout. Portraits croisés de démunis de tous âges, d'émigrés de partout, cohabitant dans un hébergement d'urgence anglais loin des mirages du libéralisme, loin tout autant d'un théâtre voyeuriste des misères du monde.

Allumons tout de suite les contre feux. Non, ce n'est pas du « théâtre documentaire », ce sac à patates où les tubercules perclus de vieilles rides, les pommes de terre pourries et les dites « nouvelles » se tirent des bourres et entretiennent la confusion. Non, ce n'est pas du théâtre « brut de décoffrage ». Non, ce ne sont pas des « témoignages » pur jus. Non, il n'y a pas sur scène un commando d'émigrés, de sdf, d'ouvriers et ouvrières licenciés en chair et en os -ce bonus de « l'authentique » -venant raconter leur dure histoire face au public. Non, ce ne sont pas des jeunes des « quartiers défavorisés » jouant une pièce du répertoire à l'issue d'un atelier ou bien des détenus comme ceux de Fresnes qui se produiront le lundi 19 novembre sur la scène de l'Odéon. Non, ce n'est pas du misérabilisme lupen revu, corrigé et arrosé par l'art du clown et du cinéma burlesque dont Jérôme Deschamps et son épouse Macha Makeief ont su faire un fonds de commerce pour le meilleur et pour le pire. Non, ce n'est pas du « théâtre militant » dénonçant à travers des fables les coups bas du capitalisme comme ont su le faire magniquement naguère des artistes allant de l'Avignonnais André Benedetto au latino Luis Valdes et son teatro Campesino. Non, ce n'est pas une « pièce d'actualité » comme on aime dire actuellement au Théâtre d'Aubervilliers car *Love* n'a pas besoin que l'on électrifie les lignes de son champ comme on le fait pour des chevaux fougueux lesquels, de toute façon, finiront par défoncer la barrière ou se briseront les pattes sur les barbelés.

Non. C'est plus âprement, plus discrètement du théâtre politique en ce sens qu'il est une critique d'un réel en état critique et que le politique se niche d'abord dans le mode de production du spectacle. Mais avant d'aborder ce point décisif, parlons de ce que donne à voir *Love*.

Commençons par le décor tout en largeur et structuré comme un décor de théâtre de boulevard. Sauf qu'il cul par dessus tête : à la place du salon et de son indispensable canapé où tout le monde se croise, une table de cuisine qui sert à tout un chacun dans ce bâtiment où seules les chambres sont privées (une par famille). Les murs sont nus : ni papiers peints hauts en couleurs ou fleurs, ni le moindre tableau (on aura droit à deux guirlandes et une étoile car c'est bientôt Noël). Et le hors champ du théâtre de boulevard est ici en scène : à gauche les chiottes et la salle d'eau, à droite la cuisine collective avec son grille pain, son évier hors d'âge, ses étagères où chacun a son coin. Au dessus de cette salle commune, un toit comportant sur une petite partie vitrée oblique (comme les toits d'usine autrefois) où s'agite périodiquement une branche d'arbre.

Salle d'attente

C'est un décor avec lequel Christoph Marthaler, avec quelques objets naturalistes en plus, pourrait raconter avec humour une histoire d'un établissement suisse ou de l'ex Allemagne de l'est comme lui seul sait le faire. Mais, à la différence de Marthaler, ici le décor, fait de peu, importe peu. Tout tient dans les acteurs qui investissent des êtres humains plutôt qu'ils ne jouent des personnages.

Alexandre Zeldin, deux fois plus jeune que Marthaler, a une autre sensibilité, plus écorchée, plus à vif, en phase avec ce qu'il met en scène. Comme aurait dit Jean-Luc Godard, il fait du théâtre de dos. *Beyond Caring*, la pièce qui l'a propulsé au devant de la scène anglaise en 2014 (reconnaissance critique suivie d'une programmation au National Theatre, d'une tournée internationale et d'une version américaine en 2017) se passait, raconte-t-il, « dans l'arrière-salle d'une usine à viande, là où les hommes et les femmes de ménage se réunissent pour boire un café la nuit ».



Scène de "Love" © Sarah Lee

Dans *Love* tout se passe aussi dans une salle commune, celle d'un bâtiment anglais de logements d'urgence pour abriter des gens à la rue en particulier pendant l'Avent. C'est là que l'on se côtoie, que l'on se croise, que l'on s'évite, que l'on mange à tour de rôle et que l'on cuisine sommairement (l'essentiel consiste à réchauffer au micro-onde les plats de l'aide alimentaire). Une promiscuité avec tout ce que cela entraîne dans un quotidien où l'altruisme et l'égoïsme cohabitent, exacerbés par la pauvreté et l'exclusion communes à ces relégués.

En plus des portes sus-citées, deux autres portes sur le mur du fond et portant des numéros, donnent sur une pièce où vit une famille, pour peu de temps espère-t-elle. Derrière la première porte une vieille mère malade et son fils qui n'a jamais pu travailler. Derrière l'autre porte, une famille avec deux enfants, la mère de l'un des deux, africaine, en attend un troisième, le mari lutte pour qu'on ne leur coupe pas les allocs parce qu'il a raté une convocation à Pole emploi qui tombait le jour où la famille a été expulsée de son précédent logement. Ils attendent un logis. Un chez eux. Ils attendent. On voit aussi passer une femme voilée soudanaise qui habite là. Tout comme un syrien. Entre eux, ils parlent en arabe. Un peu plus tard, on retrouve le syrien sac au dos, il s'en va. Les autres restent. Ils attendent. Ils sortent pour aller faire quelques courses à la supérette du coin ou aller dans les bureaux des administrations locales et étatiques auxquelles ils sont affiliés quand ils n'appellent pas ceux qui s'occupent de leur dossiers sur leur portables. Ils attendent, espèrent. Eux aussi attendent un Godot. Un logis.

L'amour coûte que coûte

Les seuls événements notoires sont les petits accidents de la vie : la vieille mère presque grabataire dont le sphincters lâchent et qui chie dans la salle commune à deux pas de la table ou bien une claque, une phrase qui partent trop vite ou bien encore une chicanerie de voisinage à propos d'un placard. Des mini drames comme autant de cache-misère de ces vies empêtrées et empêchées. Ils attendent. Ils rêvent à un modeste logement comme à une île paradisiaque. Même s'ils n'ont pas les codes, les mots, l'éducation, du fond de leur mouise, ils ne renoncent pas. Leur vie est une lutte, un sport dont ils ne connaissent pas les règles. Ils attendent. Ils sont seuls. Ils sont en trop. Ils sont seuls même à deux, même à quatre. L'amour coûte que coûte est leur (seule) bouée, avec tout ce que cela charrie. Zeldin aime citer ces mots de Paul, une des personnes rencontrées lors de la longue préparation de ce spectacle : « quand il ne reste plus rien, quand on est dans le plus grand dénuement, c'est là que l'amour apparaît vraiment ».

Pendant deux ans, Alexander Zeldin a été voir ceux qui étaient hébergés dans ces logements d'urgence. Certains ont été impliqués dans les répétitions, les improvisations. Puis Zeldin a écrit seul. Toujours en fonction des acteurs qui joueraient la pièce. Il a réécrit suite aux improvisations. Des familles hébergées dans les logements d'urgence sont venus aux répétitions. Tout cela a nourri les infinis détails souvent furtifs qui font la densité discrète de *Love*. Anna Calder-Marshall (la vieille mère) et Nick Holder (son fils) sont des acteurs connus de la scène anglaise. Luke Clarke (le père de famille au chômage) et Janet Eluk (sa femme enceinte) sont des anciens étudiants de l'auteur lorsqu'il donnait des cours dans une école de théâtre. Le syrien Waj Ali est un acteur syrien, la femme voilée, Mimi Malaz Bashir, est une soudanaise qui n'avait jamais fait de théâtre tout comme les enfants du spectacle. Cette réunion hétéroclite contribue à la force de la présence de chacun.

Tout cela est d'autant plus prenant et incisif que le public est comme une vague dont les premières chaises se mêlent au décor. Et que chaque scène est coupée cut par un noir salvateur, juste le temps qu'il faut pour que le spectateur reprenne souffle.

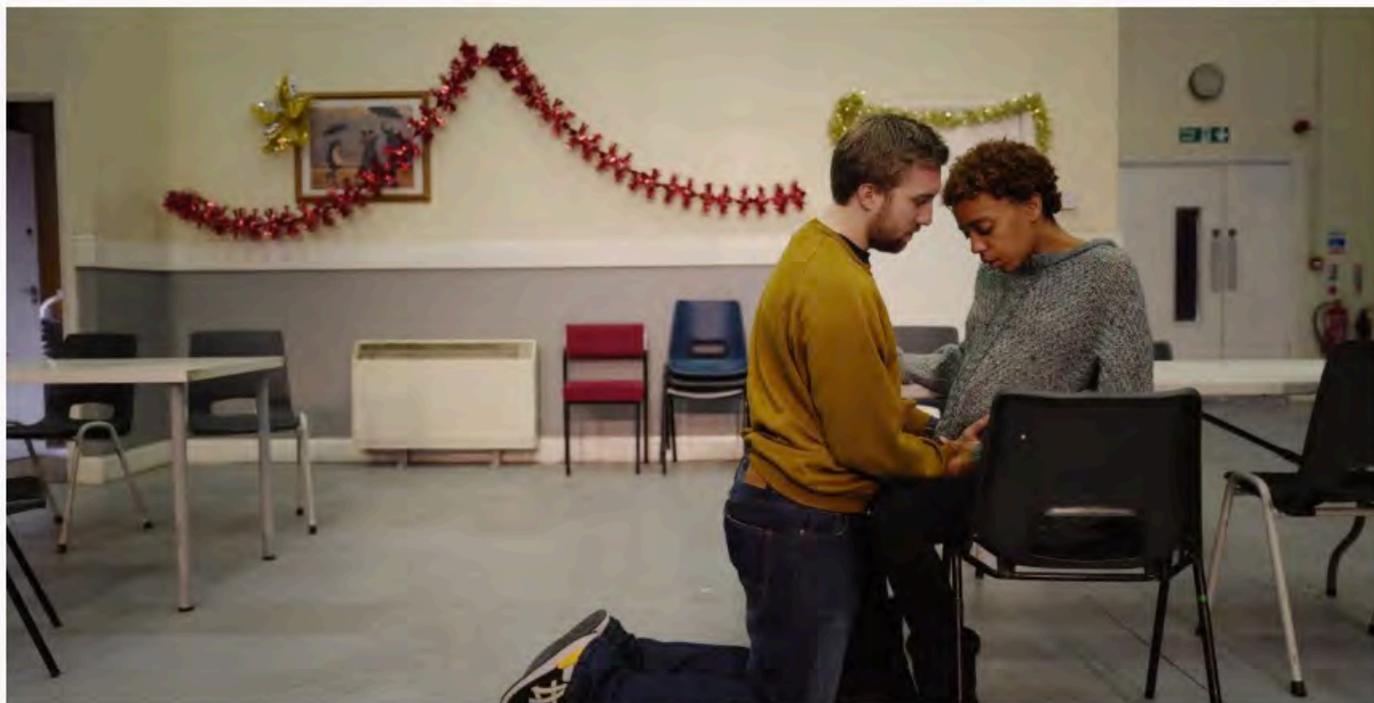
Alexander Zeldin a beaucoup voyagé dans les théâtres du monde (Russie, Corée du sud, Égypte), il a fait du théâtre à Tbilissi, été l'assistant de Peter Brook, il anime une formation gratuite pour des apprentis acteurs désargentés. Il a été nommé l'an dernier artiste en résidence au National theatre de Londres où il a créé *Love* en 2016. Son spectacle n'est à l'affiche que six soirs. C'est peu, trop peu.

Théâtre de l'Europe Odéon aux ateliers Berthier dans le cadre du Festival d'Automne, 20h jusqu'au 10 novembre.

L MMM LOVE D'ALEXANDER ZELDIN

By **MLB** — On **Nov 7, 2018**

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS THÉÂTRE



Love (c)Sarah Lee

Au cœur de la détresse et de l'amour, *Love* d'Alexander Zeldin, présenté aux Ateliers Berthier, dans le cadre du Festival d'Automne, est bouleversant. Le metteur en scène britannique cisèle le réel. Sordide et sublime se rencontrent.

LOVE : UNE TRAGÉDIE DU SENSIBLE

Organisé en cinq tableaux, en cinq actes, *Love*, texte et mise en scène du britannique **Alexander Zeldin**, questionne le tragique pour fortifier la vie. Dans un refuge pour personnes en situation d'urgence, se retrouvent des femmes, des hommes, des enfants. Ensemble, natifs et étrangers, familles et individus solitaires, cohabitent dans ce « Shelter », cet abri, pour ceux qui ne peuvent plus payer un loyer.



Love (c)M La Scène

Le plateau est une salle commune. Deux tables, des chaises dépareillées, un évier à cour, des WC à jardin. Les murs jaunis suintent d'humidité. Le plafond est balaféré de néons. Univers froid, sinistre, anonyme, sordide. Mais, des portes numérotées ouvrent bientôt sur des chambres et sur la vie. Un quinquagénaire britannique et sa mère malade, un couple dont la femme est enceinte avec deux adolescents, une réfugiée soudanaise qui a laissé son enfant au pays, un homme syrien de passage. Toute cette humanité, fragile et claudiquante, lutte contre l'adversité et tend les bras vers nous qui la regardons.



Love (c)M La Scène

Sans misérabilisme, sans complaisance, ces éclats vibrants de réel, dresse une cartographie sans fard d'une société qui a oublié les siens. Rythmée par les battements d'une branche d'arbre qui vient frapper aux carreaux du destin, la tragédie de ces gens ordinaires offre pourtant la possibilité d'entendre l'écho puissant de l'amour.

CUT ET RACCORDS

La mise scène d'**Alexander Zeldin** s'appuie sur une dynamique cinématographique où l'œil du spectateur est souvent sollicité pour opérer les raccords entre les différentes scènes et mouvements de personnages (**Marcin Rudy**). La fluidité des enchaînements renforce l'effet de réel. La vie paraît saisie dans son mouvement même.

Parallèlement, le travail sur les lumières (**Marc Williams**), volontairement froides et crues, est acéré. Les « cut » au noir, secs, isolent les cinq tableaux par un retour aussi tranché à la lumière blafarde des néons.

La direction d'acteurs est poussée au plus près de l'intime et de la juste émotion. Portées par des acteurs époustouflants, les situations de violence latente, de promiscuité humiliante, livrent leur déchirante vérité.



ANNA CALDER-MARSHALL (Barbara) (c)Sarah Lee

Les comédiens incarnent tout à la fois l'extrême fragilité de ceux qui ont tout perdu et la force de ceux à qui il reste l'amour. Soutenus par le dispositif tri frontal qui place une partie des spectateurs sur le plateau, ils vont au devant de nous. Nous qui faisons alors corps avec eux. Il faut voir à la fin **Anna Calder-Marshall** traverser les rangs des spectateurs. Magnifique, fragile, au bord de la détresse et de l'épuisement, lumineuse, tragique, nos mains ne peuvent s'empêcher de la soutenir. Un grand moment, silencieux, ample, d'émotion.

Love d'**Alexander Zeldin** est un spectacle poignant qui bouleverse et hante longtemps après.

LOVE

texte et mise en scène **Alexander Zeldin**

avec le **Festival d'Automne à Paris**

en anglais, surtitré en français –

5 – 10 novembre – Berthier 17e

Avec Waj Ali, Emily Beacock, Rosanna Beacock, Anna Calder-Marshall, Luke Clarke, Janet Etuk, Nick Holder, Mimi Malaz Bashir, Yonatan Pelé Roodner

[Aux Ateliers Berthier](#)

Théâtre du blog

Love texte et mise en scène d'Alexander Zeldin

Posté dans 7 novembre, 2018 dans critique.

Festival d'Automne

Love, texte et mise en scène d'Alexander Zeldin

Tout ici est hyperréaliste et des êtres humains se retrouvent comme observés sous la loupe grossissante d'un entomologiste. Cela se passe dans une sorte de foyer d'urgence anglais pour personnes âgées sans ressources, jeunes couples privés d'une allocation chômage et brutalement expulsés de leur logement, émigrés du Soudan ou de Syrie. Et tous condamnés à vivre ensemble dans un espace commun des plus sinistres. Des bas-fonds comme ceux de Maxime Gorki, juste un peu moins sordides façon XXI ème siècle : un foyer d'urgence où on touche à toute la misère humaine; ici, les jeunes ou vieux qui en sont victimes, n'y voient aucune issue.

«Une étape cruciale dans la création de *Love*, dit Alexander Zeldin, a consisté à rencontrer ces familles, à leur rendre visite chez elles pendant plus de deux ans, à les impliquer à différents moments dans les répétitions, dans des improvisations basées sur les scènes de la pièce. Cependant notre aspiration n'a jamais été de produire une sorte de théâtre documentaire, et encore moins d'affirmer quelque chose comme un thèse, politique ou autre. » Il y a ici une discrétion dans l'approche de cette misère et, en même temps, une grande rigueur dans le traitement scénique qui font tout la valeur de *Love*. Pas de leçon de morale, ou d'explication socio-politique genre énarque bcbg, mais la réalité brute de décoffrage à travers quelques moments de vie...



répétition au National Theatre de Londres. SARAH LEE / NATIONAL THEATRE



répétition au National Theater de Londres. SARAH LEE / NATIONAL THEATRE

logement ou quelque chose qui en tienne lieu. En attendant, ils vivent dans une insupportable promiscuité et une misère morale dont ils ne voient pas l'issue.

La scénographie imaginée par Natasha Jenkins est marquée au coin d'une réussite exemplaire. La scène comme la salle sont éclairées par des tubes fluo blanc. Le public est disposé tri-frontalement avec quelques rangées de sièges sur les côtés de la scène, et une vingtaine de chaises pour les premiers rangs. Donc au même niveau que les personnages. Belle idée qui renforce encore l'idée d'intrusion et d'intimité avec ces gens parmi les plus pauvres et les plus exclus de la société anglaise mais qui tiennent à garder un minimum de dignité. Quand ils sont là à quelques mètres de nous.

Certains «habitants» de ce refuge sont là depuis déjà un an comme cette dame âgée assez mal en point, qui fait des allers et retours entre la chambre qu'elle occupe avec son fils d'une quarantaine d'années et les toilettes communes souvent occupées. Il faut attendre pour faire bouillir de l'eau, attendre pour se laver, attendre pour prendre un pauvre repas: l'attente comme supplément gratuit d'une plongée dans une misère souvent brutale. Et en Angleterre comme en France, il ne suffit pas de traverser la rue pour trouver du boulot, surtout passé un certain âge...

Il y a ici le père d'une ado de treize ans et de son frère guère plus âgé, et de sa compagne actuelle enceinte qui refuse que son futur bébé commence sa vie ici. Il y a aussi, comme des ombres qui passent : un réfugié syrien qui restera peu et une jeune exilée soudanaise qui a une petite fille sans doute restée dans son pays. Dénominateur commun : ils attendent tous mais en vain que les services sociaux leur attribuent un

Bien entendu, même si chacun semble faire un effort pour que la vie reste supportable, à l'impossible nul n'est tenu. Et il y a des conflits : une tasse soupçonnée avoir été volée, des toilettes où chacun se rend avec un rouleau de papier hygiénique âprement convoitées, et un jour la vieille dame ne pourra pas aller à temps jusqu'au bout! Mais petit bonheur dans ce malheur vécu au jour le jour, elle offrira un collier à la petite fille. Et nous sommes là très proches d'eux, impuissants à les aider et fascinés par ces gens qui vivent dans la même ville, mais dans un tout autre univers fait de pauvreté, de renoncements mais surtout d'exclusion durement ressentie!

Alexandre Zeldin, jeune écrivain et metteur en scène, a su réaliser comme un condensé de cette vie commune sans espoir pendant quatre-vingt-dix minutes. Pas de violence physique, sauf à un moment quand la jeune femme enceinte ira jusqu'à gifler le très gros bonhomme et fils de la vieille dame mais une extrême tension psychologique. On sent que tout pourrait vite déraiper: le père cache à sa compagne la vérité des ses échecs à chaque rendez-vous avec les services sociaux et ne rapporte qu'un peu de nourriture pour dîner. Les dialogues sont limités à l'essentiel donc pauvres comme ces exclus qui n'ont plus guère confiance en la parole de ceux qui pourraient les aider mais il y a ici une expression du mouvement fabuleuse signée Marcin Rudy. Ici le moindre geste est signifiant: l'assiette lavée mais encore mouillée que le fils de la vieille dame tient avec dégoût, la marche difficile de la vieille dame qui s'appuie sur sa canne, le jeune père harassé et sans aucune illusion qui s'en va en vitesse une fois de plus à un rendez-vous à la mairie, la petite fille qui répète sa danse pour la fête de Noël de son école, son frère qui remet rageusement plusieurs fois le capuchon de son blouson sur sa tête, comme pour mieux s'isoler d'un monde hostile qui, il le sait déjà, ne lui fera aucun cadeau...

Il y a bien quelques moments de fraternité dans cette souffrance à la fois personnelle et sociale vécue au quotidien, quand l'émigré syrien offre un verre de jus d'orange à la jeune émigrée soudanaise et qu'ils parlent ensemble en arabe. Pas de véritable fin à ce remarquable spectacle-tranche de vie, mis en scène et interprété de façon exemplaire : unité de jeu, crédibilité maximale surtout des excellents Anna Calder-Marshall et Nick Holder (la vieille dame et son fils) et la misère continuera. Mais, petite douceur, on quittera ces exclus sur une sorte de berceuse que chante seule assise sur une chaise, la jeune émigrée soudanaise.

Des bémols : un sur-titrage parfois trop rapide, quelques invraisemblances (la famille mange sans arrêt mais les autres jamais) et une petite baisse de régime dans le dernier quart d'heure mais sinon, quelle intelligence scénique! On pense parfois à ces employés exploités de *La Cuisine* du grand dramaturge anglais Arnold Wesker (1932-2016) et qu'avait magnifiquement mis en scène autrefois Ariane Mnouchkine. Mais eux avaient au moins du boulot ; ici tous ne peuvent guère retrouver un seul petit job dont dépend pourtant leur pauvre vie.

« Le théâtre, dit Alexander Zeldin, peut nous permettre de mieux voir notre société et d'être dans la vie. » (...) « Je crois plutôt que le processus théâtral offre des conditions qui nous permettent, à certains égards, d'être plus proches de nous-mêmes et de porter un regard neuf sur notre réalité sociale, politique, intime, pour que nous puissions aspirer à ressentir la vie avec une intensité qui soit digne de sa véritable nature, tragique et miraculeuse. Les histoires que je cherche à raconter sont celles du quotidien, celles de luttes qui semblent ordinaires dans la Grande-Bretagne d'aujourd'hui. »

Mission accomplie. Pas besoin de traverser la Manche pour Emmanuel Macron, ou pour son premier Ministre: *Love* est une efficace piqûre de rappel pour qu'ils soient un peu plus lucides sur la vie des pauvres sans perspective d'avenir vivant dans les zones défavorisées très mal couvertes par Internet et les réseaux de portables. Qu'importe à Guillaume Pepy, directeur de la SNCF, ils devront se contenter de trains moins nombreux et de faire plus de kms en voiture, avec moins d'argent, histoire de satisfaire les pseudo-convictions écologiques du Président des riches.

On peut admirer en sortant le nouveau Palais de justice flambant neuf où passe aussi toute la misère d'Ile-de-France, situé à deux pas des Ateliers Berthier...

Philippe du Vignal

Théâtre de l'Odéon/Ateliers Berthier, 1 rue André Suarès, Paris XVII^{ème}, jusqu'au 10 novembre.

Love, Intimités Marginalisées

by artichaut



Le metteur en scène prometteur Alexander Zeldin et son spectacle *Love* faisaient partie des grandes attentes de ce Festival d'Automne. Programmé à l'Odéon pour son premier passage en France, le jeune artiste propose un récit d'une grande simplicité dans lequel le public est placé au cœur du dispositif. Aussi troublant que touchant, *Love* porte au plateau une galerie de personnages attachants réunis dans un foyer social pour les individus en situation de mal-logement.

Une famille recomposée, un homme entre deux âges et sa mère vieillissante, une soudanaise qui attend sa famille, et un syrien de passage : voici les individus qui cohabitent dans ce foyer social tenu par les autorités publiques comme solution de transit pour ceux qui n'ont pas de logement. Alexander Zeldin propose une plongée au cœur de la marginalisation sociale et de la souffrance qu'elle engendre par le prisme de l'intime ; certaines situations prêtent à rire – on pense au shampoing au liquide vaisselle qu'inflige l'homme à sa mère au-dessus de l'évier de la cuisine – mais toutes sont empreintes de la lassitude douloureuse que subissent ceux qui, alors que le foyer devait être une solution temporaire, doivent rester parfois jusqu'à un an. Les spectateurs assistent aussi bien aux frictions nées de la cohabitation qu'aux problèmes administratifs et à des problématiques personnelles qui peuvent rapidement prendre une importance majeure dans un tel contexte – qu'il s'agisse de l'incontinence cette femme âgée ou de la grossesse de la mère de famille.

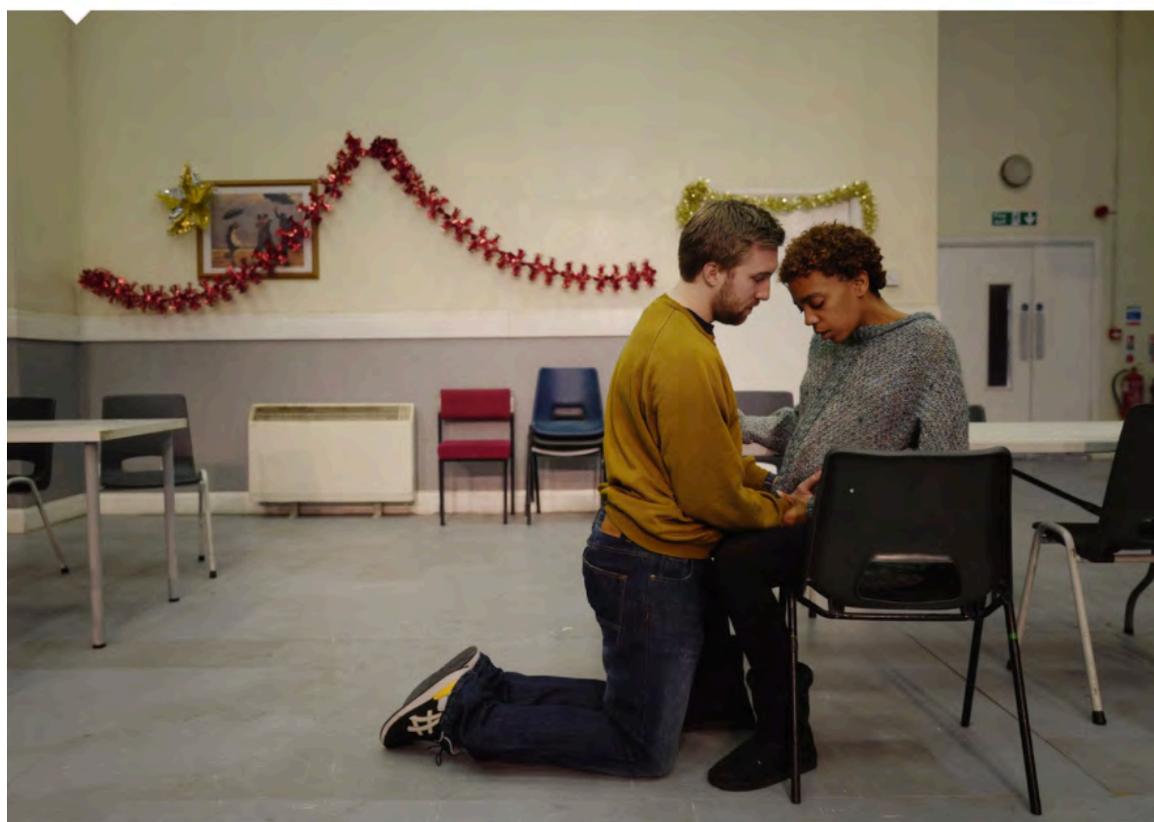
Zeldin dépeint ces êtres à la fois par un travail du corps et une caractérisation remarquable au plateau, autant que par des dialogues d'une simplicité cristalline mais qui nous plongent dans la situation douloureuse que chacun d'entre eux vit. On est tour à tour émus, attendris, surpris par épisodes de vies qui se déroulent sous nos yeux. Littéralement sous nos yeux, puisque les Ateliers Berthier, ont, pour l'occasion, été aménagés dans une sorte de dispositif trifrontal, et les gradins avancés vers la scène afin que le public soit pleinement immergé dans le récit. Si le dispositif fonctionne effectivement bien lorsque l'on est installé dans les premiers rangs, le voyeurisme qu'il instille peut être parfois troublant – le pathos qui se dégage de certaines situations et qui culmine au terme du spectacle ne se mute-t-il pas en une sorte de condescendance bienveillante, le fait d'être plongé au cœur de la narration faisant du spectateur une sorte de protagoniste intradiégétique débordant d'empathie ? Annihile-t-il tout regard critique ? Sans doute l'empathie entière et troublante que suscite le spectacle est-elle l'objectif du metteur en scène et de ce point de vue, c'est réussi. Peut-être pourra-t-on regretter l'absence d'un véritable propos politique, ou le fait que le réfugié syrien et la femme originaire du Soudan ne soient que très rapidement esquissés. Ceci dit, les questions justement suscitées par un tel dispositif ne mènent-elle pas à une réflexion politique ? *Love* ouvre de nombreuses questions que chacun saura creuser à sa manière, et c'est sans doute ce qui en fait une œuvre aussi émouvante qu'intéressante.

Bertrand Brie

Love se joue aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe dans le cadre du Festival d'Automne jusqu'au 10 novembre. Vous pourrez également retrouver l'autre spectacle d'Alexander Zeldin, Beyond caring, à La Commune – CDN d'Aubervilliers du 29 mars au 6 avril 2019.



Seasons of Love



Retenez bien son nom : Alexander Zeldin. Encore inconnu en France, le trentenaire britannique a fait chavirer d'émotion l'Odéon. Avec *Love*, l'ancien assistant de Peter Brook met un coup de projecteur sur les exclus de la société, sans racolage ni misérabilisme. Des paroles saisies sur le vif, troublantes d'authenticité. Un théâtre du quotidien où la vraie vie rejailit sur scène et vous prend à la gorge.

Le vivre-ensemble est une expression devenue tellement galvaudée qu'elle semble en avoir perdu son sens. Pourtant, le noyau qui gravite autour d'un foyer d'urgence insalubre n'a pas le choix. La cohabitation s'avère compliquée ; l'intimité difficilement permise. La pièce, écrite à partir de témoignages malheureusement bien réels, tente une radiographie de ces laissés pour compte qui n'abandonnent pas. Dean et sa petite famille ; leur voisin-ovni et sa mère malade ; un réfugié syrien et une exilée soudanaise essaient de s'approprier, non sans difficulté. Les toilettes, à jardin, constamment occupées rendent criante la métaphore de la promiscuité indigente. Et pourtant, quelle dignité dans le traitement de ce combat de tous les jours !

Le dramaturge expose sans fard la précarité de ces honnêtes gens qui n'arrivent plus à joindre les deux bouts. Sans tomber dans un voyeurisme malsain, il s'appuie sur des silences éloquentes, des regards, une langue crue ainsi que sur une élégante pudeur qui évite le démonstratif. Le public, très proche de la scène, se retrouve partie prenante dans cette odyssée de l'intime.

L'amour en partage

L'émotion vous cueille sans y prendre garde. Vous vous surprenez à sentir des larmes salées couler le long de vos joues tandis que cette femme âgée (campée par Anna Calder Marshall, bouleversante de lucidité) dont le corps lâche, passe, les yeux dans le vague, parmi les spectateurs, à la recherche d'une main tendue. Et là, la magie du théâtre opère : on la tend spontanément cette main, on veut accompagner les derniers instants de Barbara. Un silence règne aux Ateliers Berthier. Une silence d'une beauté saisissante qui invite à goûter aux joies du partage.

Love pourrait glacer le sang par ses thématiques bien sombres. Pourtant, le désespoir ne gangrène jamais les éclairs heureux qui illuminent l'espace. Oh, il suffit de trois fois rien pour esquisser un sourire : un shampoing au liquide-vaisselle, une petite qui se prend pour un professionnelle du gospel, un baiser d'amour pur qui scelle la promesse d'un futur plus radieux. L'amour comme ultime protection contre les coups du sort.

Saluons-les tous : Janet Eduk, le sourire toujours aux lèvres, épatante en compagne enceinte jusqu'aux dents ; Emily Beacock, adorable gamine étonnamment mature pour son âge ; Luke Clarke, père courage droit dans ses bottes ; Nick Holder, voisin bien mystérieux et maladroit ; Waj Ali, fantôme boiteux au mutisme sympathique ; Mimi Malaz Bashir, discrète exilée et Yonatan Pelé Roodner, ado rebelle amateur de rap. Ce sont eux qui composent la galaxie *Love*. ♥ ♥ ♥ ♥

LOVE d'Alexander Zeldin. M.E.S de l'auteur. Théâtre de l'Odéon puis Comédie de Valence. 1h30

© Sarah Lee

Les5pieces.com – 8 novembre 2018

LES 5 PIÈCES

« LOVE » d'Alexandre Zeldin

Du 5 au 10 novembre 2018



NOTRE AVIS : UNE RÉUSSITE
-SÉLECTION NOVEMBRE 2018-

Un spectacle qu'on attendait depuis belle lurette, intrigué par l'accueil triomphal reçu Outre Manche. A raison.

“
C'est pas parce que
vous êtes enceinte
que vous pouvez pas
vous faire baiser.



La pièce en bref

LOVE n'est pas une blquette sur l'amour comme dernier refuge des laissés pour compte. C'est une petite fenêtre ouverte sur le hall d'un local loué par la mairie, accueillant de pauvres âmes en attente de logement pour une durée plus ou moins longue. Une femme enceinte, son mari chômeur et deux enfants d'un premier lit, deux migrants, un chômeur et sa mère incontinente, tous sans un penny en poche... Pas jojo, on vous l'accorde. Car dans ce petit espace sordide, chaque interaction devient un calvaire, même si tout le monde essaie d'y mettre du sien. On attend que l'autre finisse de faire bouillir de l'eau, sorte enfin de la salle d'eau, évite de nous piquer mug et robe de chambre... Le tout rythmé par les rendez-vous à la mairie, dans l'espoir secret de se carapater avant Noël. Ambiance.

Ce que l'on peut reprocher à *LOVE*, c'est ne pas - toujours - éviter l'écueil du misérabilisme. On aurait aimé que davantage de choses soient suggérées, et peut-être un peu moins caricaturales par endroit. Cela étant dit, on ne saurait que trop recommander de se pointer aux Ateliers Berthier ce week-end, ne serait-ce que pour arrêter de se plaindre, au moins pour 1h30.



Alicia Dorey
Co-fondateur
Spectatrice en chef



ON A AIMÉ

- La retraitée, exceptionnelle.
- Qu'on nous épargne toute niaiserie musicale.



ON A MOINS AIMÉ

- Que le metteur en scène aille parfois trop loin dans le côté trivial.



AVEC QUI FAUT-IL Y ALLER ?

- Un ami. Un vrai.



ALLEZ-Y SI VOUS AIMEZ

- *La Misère du monde* de Bourdieu.
- Relativiser vos em...

Infos Pratiques



Mise en scène
Alexandre Zeldin



Dates
5 au 10 nov. 2018



Horaire
20h (lun-sam)
15h (sam)



Durée
1h30



Adresse
Ateliers Berthier
1 rue André Suares
Paris 17



Avec
Waj Ali, Emily Beacock, Rosanna Beacock,
Anna Calder-Marshall, Luke Clarke, Janet
Etuk, Nick Holder, Mimi Malaz Bashir,
Yonatan Pelé Roodner



Prix
A partir de 18€

Ubu-apite.org – 8 novembre 2018

UBU

Scènes d'Europe
European stages



Love de Alexander Zeldin : un néoréalisme
théâtral ?

© Sarah Lee – Janet Etuk (Emma) et Luke Clarke (Dean) dans *Love* de Alexander Zeldin

PAR CHANTAL BOIRON

Alexander Zeldin a 32 ans. Ce jeune Britannique vient de présenter aux Ateliers Berthier/Odéon, dans le cadre du Festival d'Automne, *Love*. Un spectacle coup de poing. Il en est l'auteur et le metteur en scène.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est la scénographie. L'espace scénique est « occupé » entièrement, et dans une approche réaliste. On est dans la salle commune d'un centre d'hébergement en Angleterre. Des chaises ont été installées sur le plateau, à cour et à jardin, dans une volonté de créer une proximité entre spectateurs et acteurs. Le théâtre restera éclairé tout au long de la représentation : quand il y a un noir, c'est uniquement pour marquer la fin d'une scène et le début de l'autre.

Alexander Zeldin montre une tranche de vie : une semaine ou deux, pas plus, d'un quotidien que partagent dans cette pièce commune des gens qui ont été expulsés de chez eux et des réfugiés : Barbara, une femme en fin de vie avec son fils Colin, un homme rustre et paumé ; un jeune couple, Emma qui attend un bébé et Dean, avec leurs deux enfants Paige et Jason. Tharwa, une Soudanaise, fait de furtives apparitions pour téléphoner. Adnan, un Syrien, ne fera qu'un bref passage avec sa valise et son gros sac à dos. Dans la pièce, il y a une table, des chaises, un coin cuisine. Un peu plus loin, des toilettes, communes elles aussi : chacun apportant son rouleau de papier toilettes. Chaque chambre est occupée par une famille entière. L'intimité y est très relative. Quand les portes des chambres sont entr'ouvertes, on aperçoit des lits, du linge... Ces gens partagent un espace de vie peu confortable où il faut faire, à chaque instant, avec la promiscuité des autres. Le spectateur ne quitte jamais la pièce commune. Les personnages y entrent, en sortent mais le cadre découpé, fixé par Alexander Zeldin et la scénographe Natasha Jenkins, ne change jamais. On est dans un monde clos, dans une sorte d'enfermement. La seule ouverture sur le monde extérieur, c'est le vasistas du plafond d'où l'on aperçoit les feuilles d'un arbre qui volent au gré du vent.

Le jeune metteur en scène britannique ne dénonce rien. Il ne fait pas non plus dans le misérabilisme. Il montre les choses telles qu'il les voit, telles qu'elles sont dans leur banalité la plus évidente et la plus terrible : comme Dean a perdu les allocations chômage parce qu'il n'a pas pu pointer à Pôle Emploi le jour où lui et sa famille ont été expulsés de leur ancien logement, il n'a plus d'argent et tous les quatre, les enfants compris, mangent du riz. Personne ne proteste, ni se plaint. Quand Dean revient de la Banque alimentaire et qu'ils peuvent manger ce jour-là de la soupe chaude, on entend les cuilières dans les bols. Quand Colin veut laver les cheveux de sa mère dans l'évier, il utilise ce qui lui tombe sous la main : du produit vaisselle. Ces gens-là font « avec » la réalité qui est la leur. Pour écrire son texte, Alexandre Zeldin a recueilli des témoignages de familles en crise. Mais il ne s'agit pas de théâtre documentaire. On reste tout le temps dans la fiction. Faudrait-il alors parler de néoréalisme théâtral ?

Si la réalité que nous fait voir avec autant d'intensité Alexander Zeldin est terrible, il y a toutefois des moments de légèreté. Paige est encore une enfant, heureuse d'aller jouer au ballon avec son père et de décorer la salle avec des guirlandes de Noël. Même si ça craque de partout, il y a de la dignité chez ces gens. Et de la délicatesse : Barbara offrant un petit collier à Paige, Tharwa et Adnar, tout joyeux de pouvoir parler ensemble en arabe. Chacun essaie de respecter autant qu'il le peut les règles tacites du « vivre ensemble » même s'il arrive qu'il y ait parfois des dérapages et des éclats de voix. On se dispute pour une tasse empruntée. Mais, aussitôt, on s'excuse. C'est incroyable le nombre de fois où l'on entend : « Excuse me ».. « Sorry ». Ces gens-là passent leur temps à s'excuser. Ils savent les uns comme les autres qu'ils sont tous logés à même enseigne. Même contre l'administration, on ne se révolte jamais vraiment comme si on avait bien compris qu'il n'y a rien d'autre à faire que d'accepter cette espèce de fatalité qui vous tombe dessus. Le seul que l'on devine en totale rébellion, c'est Jason. Un ado en crise qui se réfugie dans le rap et qui a parfois du mal à canaliser la violence qu'il y a en lui.

Les acteurs anglais sont tous formidables de vérité, de justesse. C'est aussi pour cette raison qu'on est autant pris aux tripes. Ils ne jouent pas. Ils sont. À côté des grands acteurs que sont Nick Holder (Colin) et Anna Calder-Marshall (Barbara), Alexander Zeldin a fait appel à des amateurs et à de ses anciens étudiants. Il a intitulé son spectacle *Love*. Non pas parce que le spectateur devrait éprouver une quelconque empathie pour les personnages. La question ne se pose même pas. C'est simplement parce qu'il y a de l'amour entre les personnages, de l'amour entre Carl et sa mère, de l'amour entre Emma et son mari, entre eux et leurs enfants. C'est l'amour qui leur permet de tenir le coup, de résister et de ne pas s'effondrer. À un moment, Emma, désespérée, demande à son mari : « Est-ce que tu crois qu'on va s'en sortir ? » Tout est dit.

En 2019, Alexander Zeldin reviendra en France, au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, avec *Beyond Caring*, un spectacle un peu plus ancien que *Love*. À voir pour découvrir le parcours de ce jeune et talentueux Britannique.



Amour, histoires et société

CHRONIQUE « Love » et « La Voix humaine » abordent le réel parfois avec poésie.



De la promiscuité à la solitude, de la réalité sociale à l'imagination poétique, du présent dilaté au passé daté, *Love*, d'Alexander Zeldin, aux Ateliers Berthier de l'Odéon dans le cadre du Festival d'automne, et *La Voix humaine*, de Jean Cocteau, à l'Espace Cardin, sont les deux productions phares cette semaine. Et qui posent le problème matériel sur lequel bute l'actualité théâtrale : les exploitations sont de plus en plus brèves et les programmeurs semblent compter sur le bassin des abonnements, sans souci d'élargir les cercles et de permettre à des publics non avertis à l'avance d'accéder à des spectacles qui mériteraient pourtant leur présence.

Love est le premier travail présenté en France du Britannique Alexander Zeldin. Artiste-trentenaire, il n'imagine pas son parcours sans un arrimage profond dans la société, du côté des personnes que leur destin ligote dans les marges. Dans *Love*, on est dans un local défraîchi appartenant à un service social urbain. Le public est en partie inclus dans l'espace de jeu, sur des chaises et sur des gradins de côté. La situation est simple : des êtres venus d'horizons très différents se côtoient dans une promiscuité d'autant plus exténuante qu'ils sont là dans l'espoir d'un travail et d'un logement. Une Égyptienne, un Syrien, une vieille maman malade et son fils, britanniques, et une cellule avec un père, deux enfants, une nouvelle compagne en-

ceinte. Ils vont leur vie devant nous, comme si nous n'étions pas là, mais pourtant, parfois, pénètrent au cœur du public, s'asseyant, circulant. Un travail impeccable avec des comédiens ultrasensibles et rigoureux. Des souffrances, des accrochages, des engueulades, mais rien qui ne disloque l'humanité et la noblesse des êtres qu'a réunis Alexander Zeldin. Une vision utopique : la réalité est beaucoup plus atroce et violente. Reste une performance d'art dramatique magnifique qui éveille, espérons-le, ceux qui ne sauraient rien de nos sociétés...

Aujourd'hui et maintenant

Ivo van Hove, lui, met en scène le célèbre monologue de Cocteau, *La Voix humaine*, et un texte imaginé par un membre de sa troupe, comédien, auteur, poète : ce que l'homme à qui s'adresse la femme de *La Voix humaine* lui dit. Malheureusement, on ne peut voir les deux volets ensemble. Cette semaine, on applaudit la magistrale et bouleversante Halina Reijn, mais, pour avoir le répondant, il faut attendre le 13 novembre. Nous avons pu visionner une vidéo. Mais cela n'a guère de sens. Ce qui est curieux est que, étrangement, *The Other Voice* de Ramsey Nasr, qu'il joue avec Belinda van der Stoep, est très proche de *Love*. Celui qui parle, en effet, est un homme d'aujourd'hui et maintenant qui s'occupe de réfugiés et sait ce qu'est un malheur de cette ampleur. Et pourtant, il se sent intimement coupable face à celle qu'il a abandonnée... ■

Love, aux Ateliers Berthier de l'Odéon (Paris XVII^e), en anglais surtitré, jusqu'au 10 novembre. Tél. : 0144 85 40 40.
La Voix humaine, à l'Espace Cardin (Paris VIII^e), en néerlandais surtitré, jusqu'au 9 novembre et *The Other Voice*, du 13 au 16. Tél. : 0142 74 22 77.

Critique

“Love” : un bouleversant théâtre social qui sublime les invisibles



Emmanuelle Bouchez

Publié le 09/11/2018. Mis à jour le 09/11/2018 à 12h59.

Une journée de misère dans un foyer d’urgence. le metteur en scène Alexander Zeldin met en tension ce petit monde qui se coudoie, mais qui reste droit. Bouleversant.

Les chaises du public avancent jusque sur la scène. En s’y installant, comme on pouvait le faire aux Ateliers Berthier à Paris où le spectacle fut présenté dans le cadre du Festival d’automne, on devient partie prenante du décor...

Deux verrières envahies par la moisissure nous surplombent, une cuisine collective aux murs jaunis s’ouvre sur trois chambres et des toilettes communes, dans un décalque précis des habitats d’urgence. Colin, célibataire y vit avec sa vieille mère, un peu secouée, qui ne contrôle plus ses sphincters. Emma (enceinte jusqu’au cou) et Dean viennent d’y arriver avec leur deux ados. Une Soudanaise reste à l’écart. Un réfugié syrien passe...

Le Britannique Alexander Zeldin, 33 ans, ex-assistant de Peter Brook fasciné par le romancier John Steinbeck (1902-1968) et le photographe documentaire allemand August Sander (1876-1964), travaille depuis ses débuts sur les « invisibles » de la société. Déjà, dans *Beyond Caring* en 2014, il mettait en scène des femmes de ménage en contrats précaires.

La crise du logement

Dans *Love*, créé en 2016 au National Theatre de Londres, il révèle une communauté aux prises avec des services sociaux prêts à l'éjecter. Car tous attendent leur logement, en sollicitant en vain l'administration. La ville n'est pas nommée mais Zeldin connaît tous les quartiers de son pays où s'entassent les pauvres. Il y a organisé lui-même de nombreux stages, formé de futurs acteurs et improvisé avec des sans-abris. Son écriture en est nourrie, calée au détail près sur leurs difficultés quotidiennes. Dans des tableaux successifs, alternent soucis familiaux et conflits qu'occasionne le partage de l'intimité avec des inconnus. La toilette et la vaisselle deviennent des enjeux de territoire. Et de dignité. Comment tenir quand la faim et l'angoisse tiraillent ?

Emma et Dean préservent les rituels de politesse, Colin pratique l'humour et la tendresse filiale. Pas de grand drame dans cette pièce, que de la misère rongant les individus sans entamer leurs sentiments. Et une tension théâtrale inouïe, tout en retenue, installée par de formidables acteurs de toutes générations et tous horizons : la mère Anna Calder-Marshall est « la Jeanne Moreau anglaise » et le couple trentenaire, d'ex-étudiants de Zeldin.

A VOIR : "Love", Jusqu'au 10 novembre, Odéon - Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier. Du 14 au 16 novembre, à La Comédie de Valence (26), tél. : 04 75 78 41 70. | Et aussi en mars 2019 : *Beyond Caring*, au Théâtre des arts, Cergy-Pontoise (95), et à La Commune, Aubervilliers (93).

LOVE
Ateliers Berthier (Paris) novembre 2018



Comédie dramatique écrite et mise en scène par Alexander Zeldin, avec Waj Ali, Emily Beacock, Rosanna Beacock, Anna Calder-Marshall, Luke Clarke, Janet Etuk, Nick Holder, Mimi Malaz Bashir et Yonatan Pelé Roodner.

Au coeur d'un dispositif trifrontal, deux tables et des chaises coquilles d'une froide banalité. Au fond, des portes numérotées. D'un côté de la salle, l'entrée des sanitaires. De l'autre, un coin cuisine avec placards, évier et plan de travail.

Les premiers spectateurs seront d'ailleurs juste devant celui-ci. Un à un, les résidents de ce foyer (car on comprendra très vite où on se trouve), sortiront des chambres, évoluant entre les différents points.

Pour ce spectacle, le metteur en scène **Alexander Zeldin** a fait des choix forts comme par exemple celui de garder les néons de la salle allumés au dessus du public la majeure partie du spectacle. On comprend qu'il s'agisse d'abolir les frontières entre scène et salle, il n'en demeure pas moins que ce n'est pas toujours très agréable au niveau de la vision selon sa place dans la salle.

Autre parti pris : les comédiens ne joueront quasiment jamais pour le public mais ce sera à celui-ci de s'introduire dans le monde de ces résidents.

Il y parviendra au terme d'un spectacle sans grande surprise mais extrêmement bien réalisé et joué par une troupe intergénérationnelle composée à la fois de professionnels et d'amateurs dirigés au cordeau dans un réalisme qui n'est évidemment pas sans rappeler les films de Ken Loach.

Dans ce lieu, foyer de transit pour des gens en attente de relogement, il y a une vieille femme et son fils, une famille recomposée dont la femme est enceinte. Autour d'eux gravitent deux autres personnages dont ils ne savent pas grand-chose : une réfugiée soudanaise énigmatique et un syrien mélomane. Des personnages secondaires pas si lointains des deux familles pourtant.... En courtes scènes, il leur donne une profondeur insoupçonnée.

La mise en scène d'**Alexander Zeldin** installe des silences éminemment parlants. Comme si le public faisait partie des murs, il pourra ainsi partager la vie quotidienne de ces gens. Les voir évoluer autour des toilettes ou du coin cuisine, deux lieux stratégiques objets de toutes les convoitises. Au dessus du foyer, la présence d'un grand arbre confère à ce récit une dimension mystique.

Le fait de partager leurs rituels nous fait nous attacher de plus en plus à ces personnages en lutte avec le désespoir. Des portraits particulièrement poignants comme le petite fille qui rêve de Mac Donald et ne se sent bien qu'à l'école ou le couple mère-fils qui se soutiennent dans une relation parfois conflictuelle faite d'amour-haine. Des exemples révélateurs des failles de la société.

Les problèmes des résidents pour faire avancer leurs dossiers sont mis en évidence. Nous les voyons se heurter à des murs (parois de verre dans les bureaux ou répondeurs interminables...) et perdre parfois leur courage. Une détresse prégnante devant laquelle on ne peut qu'être bouleversés.

Et pourtant, malgré cette grande incertitude devant l'avenir et la concurrence entre eux pour être relogés, des gestes d'amour parviendront à naître. La solidarité finira malgré les obstacles par triompher.

Porté par des interprètes criants de vérité, "**Love**" est un spectacle fort qui touche au coeur et ne peut laisser indifférent.

Nicolas Arnstam

Sortiraparis.com - 11 novembre 2018



"LOVE" AUX ATELIERS BERTHIER : CRITIQUE BOULEVERSEE D'UN DRAME SOCIAL



L'Odéon - Théâtre de l'Europe et le Festival d'Automne invitent le metteur en scène britannique Alexander Zeldin à présenter sa pièce "Love", une pièce sociale sur un centre d'aide social acclamée unanimement outre-Manche.

Souvenez-vous, nous sommes en 2003, le film britannique *Love actually* réalisé par Richard Curtis sort sur nos écrans. En préambule, un monologue du personnage incarné par Hugh Grant dans lequel il confie adorer se rendre dans le hall des arrivées de l'aéroport d'Heathrow à Londres, car l'amour est y partout, dans les embrassades des familles qui se retrouvent, des vieux amis, des amoureux.

C'est à cette scène que m'ont renvoyés immédiatement nombreux passages de la sublime nouvelle création d'Alexander Zeldin, *Love*, Amour, présentée aux Ateliers Berthier de l'Odéon Théâtre de l'Europe. Pas grand chose à voir avec la comédie de Noël de Richard Curtis, nous ne sommes plus à Londres à l'heure des cadeaux de Noël (quoi que), mais à Birmingham, dans un local loué par les services sociaux à des familles dans le besoin, et pourtant. Ici aussi, il est question d'amour, partout, tout le temps. L'amour salvateur, celui qui sauve le monde et qui empêche de tomber dans la folie.

*"A play to remind us
what it means sometimes
to live under the same roof."*

Sous la lumière froide et inhospitalière des néons, deux familles se partagent la cuisine et la salle commune de ce centre d'accueil dont les murs mériteraient bien un coup de frais. Dans la chambre 6, un couple et deux enfants. Ce ne sont pas les enfants de la femme mais, elle est enceinte de leur père. Ils s'aiment, ça se voit et se le disent, beaucoup. Le père a perdu son boulot et ils se sont fait expulsés de leur ancien appartement après une hausse spectaculaire du loyer. Ils ne pouvaient plus suivre.

A côté d'eux, Colin et sa vieille mère sont là depuis 12 mois et ne voient pas s'éclairer la lumière au bout du chemin. Eux aussi, ils se disent qu'ils s'aiment, beaucoup. Des mots simples, comme un rempart à la chute, à la décadence. Si il y a de l'amour, alors, ça ira forcément.

Il y a aussi une femme seule et un homme qui arrive et qui repart. Il vient de Syrie. Quelques mots en arabe échangés, ils retrouvent le sourire, heureux de retrouver un peu de ce qui les constitue : une langue, une culture, des souvenirs.

Avec honnêteté, sincérité, le britannique Alexander Zeldin (qui a fait ses armes auprès de **Peter Brook et Marie-Hélène Estienne**, et cela se sent dans son traitement éclairé de l'humanité) nous offre à voir, dans la lumière crue des néons, sous les yeux voyeurs des spectateurs qui eux aussi, restent dans la lumière pendant 1h30, ceux qu'on ne voit jamais, les invisibles de la société. La réalité de la pauvreté est insoutenable (en témoignent les larmes sur les visages de nombreux spectateurs), quand un petit sachet de riz doit être partagé en quatre, faute de mieux, faute de plus.

Love est un spectacle bouleversant, bouleversant d'humanité, dans cette manière qu'ont ces familles à rester dignes dans la misère, à tenter de retrouver un peu de chaleur dans leur quotidien (installer des décorations de Noël, répéter le spectacle de fin d'année car il arrive à grand pas !) mais aussi, bouleversant d'injustices. *Love* met la lumière sur un système qui faillit dans la protection de ses citoyens, sur ces incohérences administratives qui peuvent tout faire basculer. C'est insoutenable et pourtant, il est important, primordial, que nous le soutenions et que nous les regardions en face.

Infos pratiques :

Love, aux Ateliers Berthier de l'Odéon Théâtre de l'Europe, jusqu'au 10 novembre 2018.

Vous êtes responsable de ce lieu ou de cet événement ? [« Boostez » votre publication ici.](#)
Référencer votre événement ou votre établissement ? [C'est simple en cliquant ici.](#)

Manne S

Dernière modification le 11 novembre 2018

Alternativetheatrales.be – 13 novembre 2018

Alternatives théâtrales

Le blog de la revue Alternatives théâtrales

Tendresse

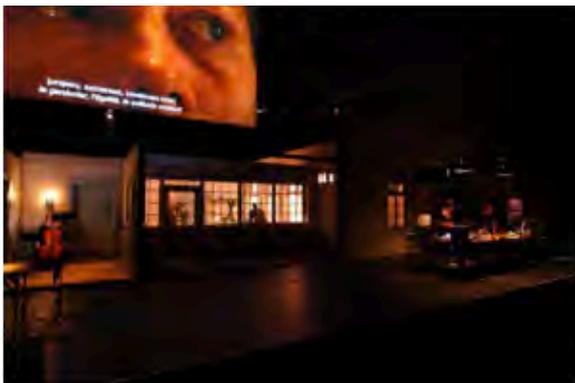
du Festival National de Bucarest au Festival d'Automne à Paris



"Love", Alexander Zeldin. © Sarah Lee

Marina Constantinescu, critique réputée, assure la direction du [Festival National de Théâtre de Roumanie](#) dont le programme, cette année, a conjugué avec un rare succès des spectacles du pays retenus au terme d'une sélection personnelle et des représentations invitées qui ont ébloui public et créateurs réunis. Certains, plus connus, vus dans d'autres festivals, se distinguaient par leur valeur, disons, « anthologique », car preuves exemplaires de l'art accompli dont font état des metteurs en scène comme Katie Mitchell avec *Krystina* ou Simon McBurney avec l'adaptation d'un texte de Stefan Zweig, *Des âmes agitées* (selon la traduction roumaine).

Pour le premier, il s'agit d'une mutation de *Mademoiselle Julie* de Strindberg qui érige la servante Krystina en protagoniste du drame, prise dans les tenailles des deux amants, Jean et Julie! Krystina, sans défense, rejetée sur les marges, éprouve le désarroi d'un lien brisé, d'une promesse contrariée et vogue sans repères dans un monde qui lui est devenu étranger. Le spectacle lui est consacré. Katie Mitchell associe présence discrète des comédiens et images vidéos qui évoquent tout à la fois visages et paysages nordiques sur fond de paroles à peine murmurées, de regards furtifs, d'attouchements dissimulés. Ici, le gros plan projeté sur l'écran et le corps présent sur le plateau dialoguent et suscitent une incertitude, une ambiguïté: c'est Strindberg vu dans la perspective de certains films de Bergman, *Cris et chuchotements* ou *Scènes conjugales*. Comme si le maître déchiré du théâtre et l'autre, du cinéma, reconstituaient ensemble le portrait de l'identité affective d'un pays, la Suède!



Krystina, mes katie mitchell. (c) Christophe Raynaud de Lage.

Simon McBurney s'attaque à un roman de Zweig ayant pour point de départ le veston ensanglanté de l'archiduc assassiné à Sarajevo... et conservé dans le musée local. Une histoire « sentimentale », à la limite du mélodrame, se raconte sur fond de passion impossible, de suicide et de guerre. Simon McBurney tempère cette agitation des affects en refusant de se consacrer uniquement aux relations psychologiques complexes qui se nouent et, pour y parvenir, il alterne paroles du narrateur et paroles des personnages en tissant un véritable réseau de liens dont l'émotion est atténuée par la dissémination du discours, par les interventions technologiques discrètes ou la bande son particulièrement soignée. Et tout cela sur le fond d'une interprétation impeccable, d'une justesse de ton et d'une réserve extrêmes. Ici, les procédés du théâtre « post dramatique » se trouvent voués à la démarche « dramatique » du spectacle. Association hors-pair!



*Ungeduld des Herzens de Stefan Zweig, mes
Simon MCBurney. (c) Gianmarco Bresadola.*

Outre ces valeurs sûres retrouvées dans ces spectacles, la découverte qui a ébloui le spectateur que je suis fut la proposition d'un groupe irlandais dirigé par Ben Kidd et Bush Moukarzel à partir d'un texte « de plateau » de Ben Kidd. Cette fois-ci, il s'agit de présenter « la première pièce de Tchekhov », *Platonov*, mais le dispositif mis en place brise l'unité d'un spectacle tchékhovien pour proposer un « essai » scénique sur l'auteur et son théâtre. Le metteur en scène s'avance et explique les choix de la représentation – costumes, décors –, commente des données du théâtre tchékhovien – par exemple, la disparition du pistolet présent depuis les débuts, mais absent dans *La Cerisaie* –, se définit malicieusement par rapport à d'autres metteurs en scène du théâtre actuel. Tout cela avec une ironie légère et une distance discrète, ludique. Mais l'inédit provient de l'usage de la technologie dont l'intervention n'est ni agressive, ni démesurée: nous sommes conviés à emprunter les casques posés sur le dossier des fauteuils pour « écouter » les paroles de la scène. Paroles qui nous parviennent avec une douceur apaisante tandis que nous regardons des décors à la théâtralité délibérément explicite – panneaux peints sans nulle volonté d'illusion – ou des silhouettes vêtues à l'ancienne! Nulle possibilité d'entendre les mots prononcés sur le plateau sans l'aide des appareils acoustiques et grâce à cela le jeu acquiert une finesse émouvante en procurant le sentiment d'une indicible tendresse. Tendresse qui s'empare de nous et instaure cette intimité subtile souhaitée par tant de metteurs en scène mais jamais atteinte avec une pareille finesse. Elle est parfois troublée par l'humour et le spectacle finit par répondre au vœu tant souhaité par Tchekhov: « le sourire à travers les larmes ».

Quelques jours plus tard je découvrais à Paris *Love*, texte et mise en scène d'Alexandre Zeldine. De prime abord, il s'agit d'une histoire qui rappelle l'ancien « théâtre du quotidien » de Kroetz ou Deutsch assimilé à l'époque par certains critiques à une variante du théâtre naturaliste, confusion dont j'ai entendu l'écho aujourd'hui aussi. Tout laisse croire à cela! Dans une structure anglaise d'accueil d'urgence se côtoient des personnages d'âge et d'origine différents. Ils y vivent avec l'espoir qu'il s'agit d'une « transition » mais, malheureusement, elle se perpétue, semble être sans fin pour certains d'entre eux. Tout renvoie à ce que l'on appelait dans les pays communistes « les appartements communautaires », qui mettaient à l'épreuve les êtres et leurs aptitudes à cohabiter pour partager un espace collectif, des toilettes à la salle à manger. Le décor restitue dans les moindres détails, de la chasse d'eau à la branche qui bouge sur le toit, ce lieu que les locataires doivent partager à plusieurs. Nous sommes les témoins de ces conditions de vie, de cette dégradation ou de cette amertume qui, sans cesse, alternent sur fond de calme, en apparence, plat. L'extrême subtilité d'Alexandre Zeldine provient de la manière de diriger ses comédiens, de parvenir à un jeu sans cris ni excitation, un jeu serein, limpide comme une larme. J'y ai reconnu l'autre variante de la tendresse... tristesse avec tendresse! Tristesse des « humiliés et offensés » pour reprendre un titre de roman célèbre. C'est ce qui, au-delà des apparences naturalistes, se dégage de ce spectacle rare, murmuré tel un Tchekhov de nos jours! C'est la tendresse qui sauve!

Une dernière image, inoubliable: la vieille mère qui se souvient avec nostalgie d'un passé illusoire vécu au bord de la mer, et qui, pour s'y noyer, s'avance parmi les chaises des spectateurs des premiers rangs... nous sommes la mer qui l'engloutit et nous assistons en témoins muets à cette disparition assumée, apaisante et pacificatrice. Tous en larmes! La tendresse s'empare de nous, une dernière fois!

P.S.: Malheureusement, j'ai raté le spectacle belge qui a produit un choc parmi les spectateurs roumains qui m'en ont parlé en termes enthousiastes: *Mère (Moeder)*, mise en scène et chorégraphie Gabriela Carrizo (*Peeping Tom*). Où et quand le retrouver?

Krystina, d'après *Mademoiselle Julie*, d'August Strindberg, adaptation Katie Mitchell, mise en scène Katie Mitchell, Leo Warner, traduction et dramaturgie Maja Zade.

Beware of Pity / Ungeduld des Herzens (La Pitié dangereuse) de Ștefan Zweig, mise en scène Simon McBurney, cofondateur de la compagnie Complicité (Londres). [à voir à la Schaubühne](#).

Chekhov's First Play, d'après *Platonov* d'Anton Tchekhov, mise en scène Ben Kidd and Bush Moukarzel, production The young Dead Centre Company in Dublin. à voir au [Dublin theatre festival 2019](#).

Tous trois programmés au [Romanian and Foreign Performances at the National Theatre Festival](#), Romania 2018, dirigé par Marina Constantinescu.

Love, mise en scène Alexander Zeldin
Scénographie, Natasha Jenkins
Odéon-Théâtre de l'Europe - Ateliers Berthier dans le cadre du [Festival d'Automne](#), du 5 au 10 Novembre.

Moeder / Mother - une production ode [Peeping Tom](#) / Belgique 2016, mise en scène et chorégraphie Gabriela Carrizo - la partie central d'une trilogie sur la famille, initiée en 2014 avec *Vader (Father)* et don't la dernière partie, *Kind (Child)* sera créée en 2019.

à voir du 15 au 17 nov. [au KVS](#), Bruxelles.



Auteur : Georges Banu

Essayiste, membre du comité de rédaction d'Alternatives théâtrales (co-directeur de publication de 1998 à 2015). [Afficher tous les articles par Georges Banu](#)



CETTE SEMAINE, NOUS SOMMES...

ÉMUS



Alexander Zeldin confronte aide sociale et misère sur un plateau... C'est **LOVE**, inouï de délicatesse.

SCÈNES



LOVE
ALEXANDER ZELDIN
Une journée de misère dans un foyer d'urgence. Alexander Zeldin y met en scène tout un petit monde qui reste droit malgré l'adversité. Bouleversant.

THÉÂTRE MARIGNY

PEAU D'ÂNE

FÊTE MUSICALE

LE 14 NOVEMBRE 2018

france-tv | LE MARIAGE | la terrasse

LOVE

THÉÂTRE
ALEXANDER ZELDIN

Une journée de misère dans un foyer d'urgence. Alexander Zeldin y met en scène tout un petit monde qui reste droit malgré l'adversité. Bouleversant.

TAT

Les chaises du public avancent jusque sur la scène. En s'y installant, comme on pouvait le faire aux Ateliers Berthier où le spectacle fut présenté dans le cadre du Festival d'automne, on devient partie prenante du décor... Deux verrières envahies par la moisissure nous surplombent, une cuisine collective aux murs jaunis s'ouvre sur trois chambres et des toilettes communes, dans un décalque précis des habitats

d'urgence. Colin, célibataire, y vit avec sa vieille mère, un peu secouée, qui ne contrôle plus ses sphincters. Emma (enceinte jusqu'au cou) et Dean viennent d'y arriver avec leur deux ados. Une Soudanaise reste à l'écart. Un réfugié syrien passe...

Le Britannique Alexander Zeldin, 33 ans, ex-assistant de Peter Brook fasciné par le romancier John Steinbeck (1902-1968) et le photographe documentaire allemand August Sander

Comme tant d'autres exclus de l'aide sociale au Royaume-Uni, Emma et Dean viennent de poser leurs valises dans un refuge sans âme.



(1876-1964), travaille depuis ses débuts sur les « invisibles » de la société. Dans *Beyond caring*, en 2014, il mettait en scène des femmes de ménage en contrats précaires. Dans *Love*, créé en 2016 au National Theatre de Londres, il révèle une communauté aux prises avec des services sociaux prêts à l'éjecter. Car tous attendent leur relogement, en sollicitant en vain l'administration. La ville n'est pas nommée mais Zeldin connaît tous les quartiers de son pays où s'entassent les pauvres. Il y a organisé lui-même de nombreux stages, formé de futurs acteurs et improvisé avec des sans-abris. Son écriture en est nourrie, calée au détail près sur leurs difficultés quotidiennes. Dans des tableaux successifs, alternent soucis familiaux et conflits qu'occasionne le partage de l'intimité avec des inconnus. La toilette et la vaisselle deviennent des enjeux de territoire. Et de dignité. Comment tenir quand la faim et l'angoisse tiraillent ? Emma et Dean préservent les rituels de politesse, Colin pratique l'humour et la tendresse filiale. Pas de grand drame dans cette pièce, que de la misère rongant les individus sans entamer leurs sentiments. Et une tension théâtrale inouïe, tout en retenue, installée par de formidables acteurs de toutes générations et tous horizons : la mère, Anna Calder-Marshall, est « la Jeanne Moreau anglaise » et le couple trentenaire, d'ex-étudiants de Zeldin.

— **Emmanuelle Bouchez**

1h30 | Du 14 au 16 novembre, La Comédie de Valence (26), tél. : 04 75 78 41 70.

Et aussi en mars 2019 : *Beyond caring*, au Théâtre des Arts, Cergy-Pontoise (95), et à La Commune, Aubervilliers (93).